

DETECTIVE

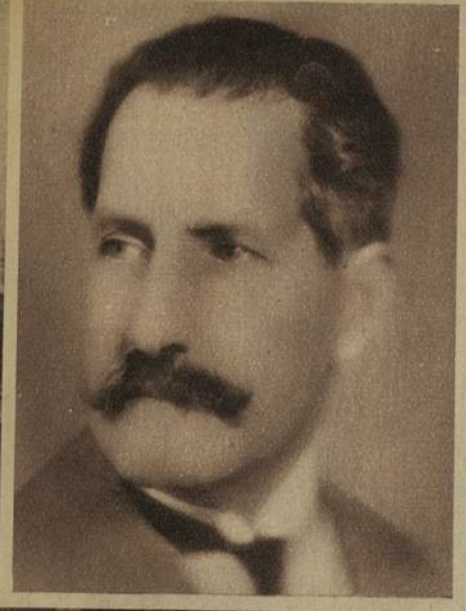


ROSENFELD & C°

Suzanne LINDER, trop jolie secrétaire
de diplomate, s'est-elle fait la complice de

Marchands de Mort

Lire en pages 2, 3, 4 et 5, nos révélations.



16486
Le soir du samedi 12 décembre, cinq hommes descendus d'un taxi se présentaient à la concierge étonnée d'un élégant immeuble situé 41, boulevard Exelmans et, après avoir décliné leur qualité d'inspecteurs de la Sûreté, arrêtaient dans son appartement Mme Suzanne Linder, fonctionnaire du quai d'Orsay, qui partit aussitôt avec eux pour la Petite Roquette dans la voiture qui les avait amenés.

Quelques instants plus tard, un des fidèles clients de l'Hôtel Majestic, le Russe Michaël Rosenfeld, gérant d'un *Consortium immobilier et commercial*, était appréhendé avenue Kléber avec la même discrétion et prenait incontinent le chemin de la Santé.

Pendant plusieurs jours, le plus épais silence régna sur cette double opération policière, puis, grâce à une providentielle indiscretion partie du ministère des Affaires étrangères — dont tout le personnel était en émoi — la presse fut mise au courant.

On apprit que des perquisitions, effectuées, en dehors de leur présence, au domicile des deux détenus, avaient permis de saisir d'importants documents, et notamment, chez Suzanne Linder, une lettre de l'ambassade de France à Moscou, qui avait disparu du « Quai » dans des conditions inexplicables et qui avait trait à une commande d'instruments d'optique militaire.

On sut, d'autre part, que la femme était accusée d'avoir commis un faux au profit de l'homme — lui-même en infraction à un arrêté d'expulsion : inculpations bénignes et qui ne semblaient vraiment pas justifier les réticences des policiers...

Mais il fallut bien, bon gré mal gré, laisser enfin passer le bout de l'oreille : au cours de son premier interrogatoire, subi le 22 en présence de M. Renon de la Baume, ministre plénipotentiaire, et repris le lendemain par M. de Moissac, juge d'instruction, Suzanne Linder dut avouer que non seulement elle avait « tapé » une note favorable à Rosenfeld et l'avait glissée dans son dossier de naturalisation après l'avoir signée du nom de M. Blanchet, fonctionnaire qui avait naguère occupé la direction du contrôle des étrangers, mais encore qu'elle avait communiqué au même Rosenfeld des renseignements confidentiels émanant de consuls français à l'étranger et susceptibles d'aiguiller utilement ses opérations commerciales.

Quant au Russe, et quoique aucune inculpation nouvelle n'ait pas été relevée contre lui, il fut établi qu'il tirait ses immenses ressources du trafic international des armes et que la guerre espagnole n'avait — tant s'en faut ! — causé aucun ralentissement à ses affaires.

Voilà où nous en sommes... Mais la réserve volontairement observée par les enquêteurs trahit à la fois les difficultés — et peut-être aussi les résistances — qu'ils rencontrent et l'extrême gravité des révélations auxquelles ils sont parvenus.

Raison de plus pour tenter d'esquisser à grands traits, la personnalité mystérieuse des prévenus et le « climat » particulier de leur secrète activité.

Suzanne Linder,

maîtresse d'un grand diplomate

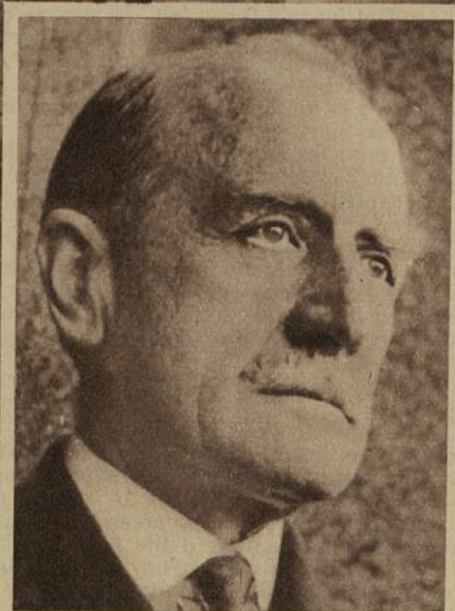
Malgré ses quarante ans, Suzanne Linder est une belle femme, bien en chair : une auréole de cheveux teints au « blond platine » éclaire l'arc double de ses sourcils de brune et l'amande bien dessinée de ses yeux qui resteront toujours beaux.

On dirait qu'ils gardent encore le reflet d'un immarcescible amour d'une longue aventure, car tout le

En haut : **Philippe Berthelot**, qui fut l'éminence grise du Quai d'Orsay, et le protecteur de Suzanne Linder. Ci-contre : **Michaël Rosenfeld** l'homme d'affaires du grand hôtel Majestic.

Si la paix règne encore sur l'Europe, les commis des Schneider (en haut) et C^{ie} n'en courent pas moins le monde pour écouler leurs engins de mort.

ROSENFELD & C^o
MARCHANDS
DE MORT



monde sait qu'elle fut la maîtresse passionnée de Philippe Berthelot, héritier d'un nom célèbre, « éminence grise » du Quai d'Orsay et intime collaborateur du grand ministre des Affaires Etrangères, Aristide Briand.

Liaison fastueuse, qui lui donna une place de choix dans les sphères officielles, un hôtel particulier rue Erlanger, à Passy — où beaucoup d'hommes politiques passèrent jadis de lumineuses soirées — et aussi deux enfants : une fille — aujourd'hui âgée de vingt et un ans et mariée — et un fils, qui a le même prénom que son père et qui est, pour l'heure, potache dans un lycée de Pontoise.

Grâce à « Philippe », elle put entrer en 1919 aux Affaires étrangères comme « archiviste-classeuse auxiliaire » au service de M. Denoyelle, qui est celui des « archives » et dont les locaux donnent, au 3^e étage, sur la paisible rue de l'Université.

Petit poste certes : peut-être 1.500 francs par mois... Mais la protection dont elle jouissait lui permettait d'aller et venir dans les bureaux, comme une royale favorite et, si ses agissements parurent un moment suspects, et bizarres les nombreuses visites qu'elle recevait, comme on comprend que l'enquête administrative ouverte à son sujet en 1927 n'ait eu aucune suite et donné aucun résultat !

Il faut bien dire, d'ailleurs et tout de suite, que l'enquête, actuellement en cours, ne fera passer aucun soupçon sur l'activité de cette jolie femme — en ce qui touche son sens patriotique. Il est certain que le grand Berthelot qui soutint si intelligemment la politique française, et dont le charme était si sûr, n'eût jamais donné la main à quiconque (si sentimentalement épris fût-il) aurait contrarié le destin transcendant de sa patrie. Puis la fortune de Suzanne Linder devait changer à la mort de son ami.

La veuve naturelle du grand disparu dut baisser la tête sous ce coup du destin qui la plongeait dans le désarroi, et rentrer dans le rang, tandis que s'éveillaient autour de son deuil certaines jalousies qui n'avaient, jusque-là, osé se montrer trop ouvertement.

Elle dut aussi renoncer au luxe au milieu duquel elle avait toujours vécu : elle lutte de toutes sa force contre cette déchéance, elle s'y refuse... et s'enlise dans des difficultés croissantes...

Sa trésorerie est aux abois, ses enfants qui grandissent lui coûtent cher : elle déménage et s'installe boulevard Exelmans dans un appartement de cinq pièces richement meublé, moyennant un loyer de 10.000 francs.

C'est trop lourd encore : bientôt les huissiers l'assaillent, les lettres d'officiers ministériels s'amoncellent à sa porte et les saisies se multiplient...

Dans un ultime sacrifice, elle renvoie ses domestiques et fait faire son ménage par la femme d'un gendarme de la caserne voisine...

Mais elle n'ira pas plus loin : elle tentera l'impossible pour conserver le fidèle cabriolet vert qui l'amène à son bureau et alimente la lancinante animosité de ses collègues, qui savent ce qu'elle gagne.

A quelles concessions consentir pour continuer à mener à tout prix ce train de vie déjà trop réduit ?

« Micha », un charmeur

L'important est d'agir vite : la cinquantaine approche... C'est ici qu'apparaît en filigrane la figure de Michaël, dit Michel Rosenfeld, — « Micha » pour les intimes —, qui avait, parmi tant d'autres, fréquenté au temps révolu de son triomphe l'hôtel de la rue Erlanger.

« Micha », c'est un « charmeur » : trente ans,

cheveux d'ébène romantiquement jetés en arrière, taille fine et mains longues...

Personne ne résiste à son envoûtement : c'est une extraordinaire intelligence, une sorte de « génie » fougueux qui ne connaît pas la limite exacte de ses possibilités...

Il a un sens inné des « affaires » et vole sans effort de succès en succès... C'est aussi un « bûcheur » fini qui abat, avec le sourire, des journées de seize heures, avant de se réfugier dans les bras voluptueux de Mme Latapie, sa nouvelle maîtresse, ou de se jeter à corps perdu avec elle dans le tourbillon des dîners au champagne et le vertige des bars select.

D'où vient-il ? On ne sait pas trop...

Il est né à Smolensk en 1903 : on l'a représenté comme un pâle Juif à peine échappé de son ghetto... Rien de plus faux : c'est, de par sa naissance, un bourgeois, presque un aristocrate, car son père était, avant la guerre, médecin gynécologue fort connu à Pétrograd.

La Révolution de 1917 les chassa l'un et l'autre de leur patrie... Que devinrent-ils depuis ?

On retrouve bien la trace du père à Paris, près de l'Odéon, à la tête d'une maison d'éditions qui ne marche d'ailleurs pas très bien... Mais on n'aura de renseignements précis sur le fils qu'à partir de 1932, année de son arrivée en France.

Il semble avoir beaucoup voyagé dans tous les pays du monde, — surtout en Europe centrale et aussi en Allemagne, qu'il n'aime visiblement pas et pour laquelle il manifestera une haine véritable après l'avènement d'Hitler.

Il parle cinq langues... Il est déjà très lancé : il a de l'argent — beaucoup d'argent — et loue à l'hôtel Majestic un appartement de 5.000 francs par mois, sans la nourriture...

Il a des succès amoureux que facilitent et sa séduction naturelle et sa maîtrise à manier le bluff : il devient l'amant d'une authentique grande dame, la marquise de Montillac — elle-même ancienne amie du prince Radziwill — qui meurt malheureusement peu après.

Qu'à cela ne tienne : la femme d'un riche riche Argentin, Mme Latapie, tombe bientôt dans ses bras, quitte pour lui son mari qui repart en Amérique du Sud et habite officiellement — chambre 105 — avec « Micha » qui lui a, dit-on, promis le mariage... De fait, tout le monde l'appelle « Madame Rosenfeld » :

La course aux armements, ce cancer qui ronge notre vieux monde et qui l'entraîne dans une inquiétante frénésie de suicide.



pouvait-elle se douter que trois ans plus tard des policiers, aux larges épaules et à la poigne solide viendraient, sous les yeux de son fils, lui arracher celui qui ne sera sans doute jamais son époux ?... Aujourd'hui la malheureuse pleure, dans la maison de santé où il a fallu la transporter, son bonheur perdu et sa vie brisée.

Mais revenons à Rosenfeld.

Génial brasseur d'affaires

Que fait-il ? Des affaires... Tous les matins, de bonne heure, il se rend 4, avenue Carnot, au siège du Consortium où M. Emile Joly, son associé, assiste ébloui à la réussite étonnante de ses projets.

Il prétend s'occuper de gestions immobilières... En fait, il est l'agent de nombreuses sociétés métallurgiques, françaises et étrangères... Il vend de tout à n'importe qui : des machines, de l'acier, des trains de roues, des moteurs Diésel...

Plus adroit que son père qui, dans le fond de son cœur, n'a jamais accepté le nouveau régime de son pays, il prend contact avec les dirigeants soviétiques et participe à la vague d'industrialisation qui déferle sur l'U. R. S. S. : il n'a pas besoin de l'ambassade, il tient directement ses renseignements de Moscou, dont des relations bien placées lui indiquent les besoins.

Enfin et surtout, il se lance dans le commerce des armes, celui qui rapporte le plus, et le plus vite, car tous les pays font la course... Que diable ! il faut vivre avec son temps et savoir tirer profit du cancer qui ronge notre vieux monde et l'entraîne dans une frénésie de suicide.

Le voici représentant officiel de la firme Brandt, avec laquelle il traite de nouveaux marchés, toujours pour la Russie.

Les licences d'exportation, délivrées par le ministère du Commerce après avis favorable du quai d'Orsay s'entassent sur son bureau... Mais il tient, autant que possible, à ne pas avoir d'ennuis : aussi n'est-il pas maladroit d'avoir là-bas un œil qui le renseigne ?

Justement, il connaît depuis longtemps déjà, Suzanne Linder : il l'engage comme secrétaire à 1.500 francs par mois — quitte à y ajouter de temps à autre des



Les guerres coloniales offrirent toujours aux maîtres de l'industrie lourde un excellent marché. Contre : Krupp, le maître d'Essen.

gratifications proportionnelles aux services rendus — et lui demande de passer, tous les jours, « taper » son courrier aux heures de liberté que lui laissent ses fonctions et ranger ses dossiers en son absence...

Car il voyage souvent, et souvent loin : quoique d'origine russe et naguère nassesseur, comme beaucoup d'émigrés, d'un passeport « Nansen », il se sert dans ses déplacements, d'un passeport tchécoslovaque parfaitement régulier.

Comment l'a-t-il obtenu ? Mystère... « J'ai longtemps vécu à Prague comme étudiant », répond-il à ceux qui le questionnent.

Au total, les affaires vont fort bien et « Micha » évoue gagner 15 à 20.000 francs par mois... En pleine crise !

Un incident sans conséquences

Malheureusement, un léger incident l'oblige, pendant quelques mois, à prendre le large : à la suite d'une minime condamnation à 100 francs d'amende pour avoir antidaté un chèque produit, au cours d'un procès, par un client avec lequel il n'avait finalement pas traité et qui refusait de le rembourser, Rosenfeld est, le 21 janvier dernier, l'objet d'un arrêté d'expulsion.

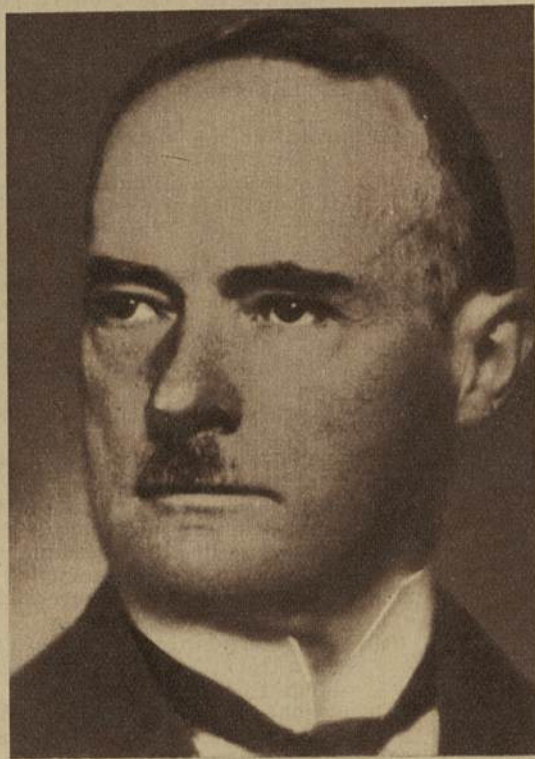
Beau joueur, il part quelques jours plus tard pour la Belgique et, de là, passe en Suisse : il descend à Zurich à l'hôtel Baur-au-Lac et son esprit fertile lui permet d'ailleurs de s'intéresser là-bas à de fructueuses affaires de récupération d'héritages.

Mais broutilles que tout cela : c'est à Paris que doit être son quartier général et la preuve en est qu'il y revient au mois de mai, après les élections.

Grâce à quelles protections ? Il se vantera, plus tard, d'être le « choucho » du 2^e Bureau et confiera au juge d'instruction que « des amis haut placés lui avaient donné l'assurance qu'il ne serait pas inquiété... » Pourquoi ?

En tout cas, pour un « expulsé », il ne se cache guère : on le voit présenter une demande de naturalisation.

Lorsque l'Europe est paisible, les marchands de mort se tournent dans la direction de l'Extrême-Orient.



sation, dont Suzanne Linder saura utilement soustraire un avis peu favorable porté à son sujet par un fonctionnaire trop zélé.

Malheureusement, on ne peut tout prévoir : « Suzanne » laissera traîner sur son bureau le papier carbone neuf qu'elle aura utilisé pour taper le faux... Une de ses collègues s'en emparera et « l'affaire » naîtra de cette dénonciation.

Mais continuons : on le voit, lors de l'ouverture de la négociation qui devait aboutir à l'achat de l'hôtel Majestic par le ministre de la Guerre, proposer sans succès d'autres immeubles plus adéquats aux besoins d'une administration... On le voit intervenir en faveur des 350 employés de la maison, menacés d'un licenciement qui a précisément eu lieu la semaine dernière... Ne va-t-il pas jusqu'à recevoir, avenue Carnot, une délégation de la C. G. T. et prendre contact avec M. Léon Jouhaux ?...

La guerre civile ravage l'Espagne : il y a, de ce côté, beaucoup d'argent à gagner, même en faisant les choses régulièrement, ce qui devient facile lorsqu'on a, à la place qu'il faut, l'homme ou la femme qu'il faut, comme disent les Anglais.

Suzanne Linder est maintenant affectée aux Relations politiques et commerciales : n'a-t-elle pas parfois en main des « licences » en blanc ? Et ne peut-elle faire avancer les demandes ?

Elle lui fournit un dossier complet sur l'état des pourparlers entrepris — dans le plus grand secret — en vue du règlement des dettes russes, de sorte que « Rosen » n'aura, le moment venu, qu'à râfler à bas prix les titres sur le marché pour réaliser des bénéfices astronomiques.

Michel fonce, sûr de lui :

— Je me débrouillerai toujours, pense-t-il, en cas... d'accident. On saura se souvenir de ma position anti-allemande et des services que j'ai rendus à la cause française, et parfois même payés de ma poche.

De sorte qu'il doit être aujourd'hui le premier surpris de moisir sur la « paille humide des cachots », tout comme un simple vagabond.

Réminiscences

Y restera-t-il encore longtemps ? Et quelles charges précises relèvera-t-on contre lui ?

C'est le secret de l'instruction en cours et qui devrait logiquement aboutir à de grosses surprises...

Mais comment ne pas, d'ores et déjà, évoquer à son sujet l'ombre de Stavisky ?

Sacha... « Micha » : tous deux sont bien de la même race... Slaves au nez creux, aux intuitions sûres. Inégalables illusionnistes l'un et l'autre et séducteurs réfugiés dans l'amour rédempteur et presque conjugal d'une jolie femme... Mais le second est sans doute plus travailleur, avec d'ailleurs moins d'envergure, un sens des réalités plus vif et un souci plus net de rester en marge du code.

Comment surtout ne pas évoquer, toutes proportions gardées, Bazil Zaharoff, qui avait, lui aussi, du sang russe dans les veines ? Non pas « Sir » Bazil et le très digne vieillard qui mourut dans la pourpre officielle d'une Légion d'honneur généreusement

accordée, après avoir comblé de ses munificences les universités de France et de Grande-Bretagne, mais le Zaharoff jeune, à l'activité prodigieuse, aux déplacements mystérieux, aux ramifications inconnues et aux sympathies imprécises ?

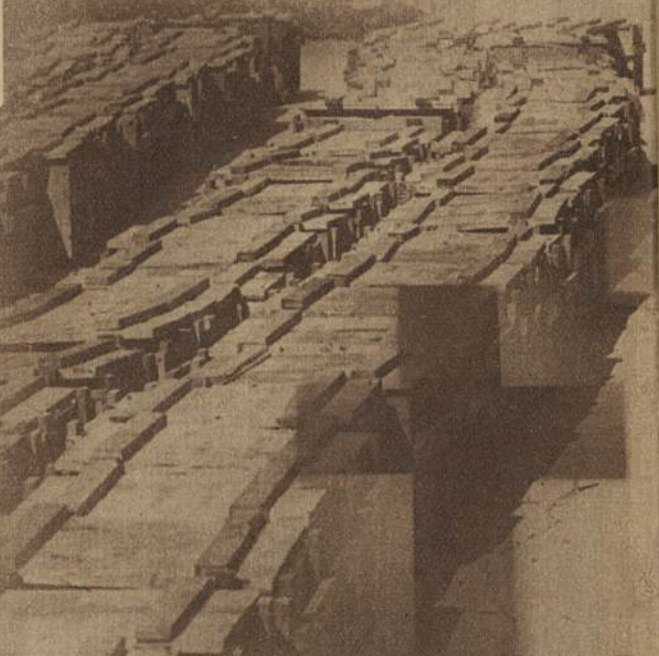
C'est ici que nous retrouvons le signe qui marque la destinée de tous les grands aventuriers. La courbe de la vie des hommes qui ont vécu dangereusement reste la même et se moque des civilisations et des lois. Des condottieres du moyen âge jusqu'à Bazil Zaharoff et jusqu'à Rosenfeld, la mesure est la même. Les uns et les autres ont bâti leur fortune autour d'une chose unique. Et de ce trésor, de ce secret des grands arrivistes nous n'avons jusqu'ici que deux exemples : la foi, la foi presque religieuse d'une part, et, d'autre part, le charme, le charme vulgaire, le charme pour les femmes. Il ne faut pas chercher plus loin. Tous, exactement tous, sont passés par là et s'ils n'avaient pas l'une de ces qualités, ils avaient l'autre.

L'histoire, d'ailleurs, les a départagés : ceux qui ont eu la foi, elle les appelle les aventuriers purs. Ils sont la noblesse dans le surhumain, dans l'extravagant. Les autres sont les impurs. Christophe Colomb est des premiers, Zaharoff est des seconds.

Plaire aux femmes !

Plaire aux femmes ! Depuis le petit barbeau de Montmartre jusqu'à l'aventurier international conscient de son charme, en passant par le petit coureur de dot famélique, il n'est pas un homme qui ne sente ce que peut représenter comme appui leur puissance, comme secours l'amour d'une femme.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, un jeune homme allait de Berlin à Bruxelles, par le train. Il était seul dans un compartiment avec une jeune femme élégante et jolie. Elle le regardait. Lui était gêné. C'était la première fois qu'il voyageait en pre-



Qu'importe si ce commerce des armes crée la mystique de la mort, qu'importe si en formant ces stocks, on engage le monde dans un engrenage qui conduit à la guerre certaine

mière classe. Mais rapidement il reprit conscience de ce qu'il devait faire. Il avait l'instinct de sa puissance et le sentiment de son arme principale. Car il était beau, son charme était évident. C'était un Levantin, maigre, pâle et brun, aux yeux de flamme, à la bouche fiévreuse et rouge. Pendant trois cents kilomètres, ils se regardèrent. A partir de ce moment, ils savaient qu'ils s'aimaient. Ils savaient que la vie de l'un était enchaînée à la vie de l'autre. Et ce ne fut qu'une formalité dérisoire pour eux que de se présenter à la fin. Elle dit : « Je suis Marie de Bourbon, cousine du roi d'Espagne, alliée à toutes les familles royales d'Europe. » Lui eut un étrange sourire, et, en regardant droit dans les yeux l'arrière-petite-fille de Charles-Quint, il lui dit : « Je m'appelle Bazil Zaharoff. Je suis né quelque part dans les Balkans. Je n'ai pour ainsi dire pas de langue maternelle. Mon père est portefaix. »

Or, sa voix eut la même musique dans les oreilles de cette princesse que si elle avait révélé qu'il était prince lui-même. Quand le train arriva en gare de Bruxelles, Marie partit de son côté vers quelque ambassade. Bazil s'enfonça dans le noir vers quelque cabinet véreux d'affaires et pourtant ils étaient mariés pour la vie.

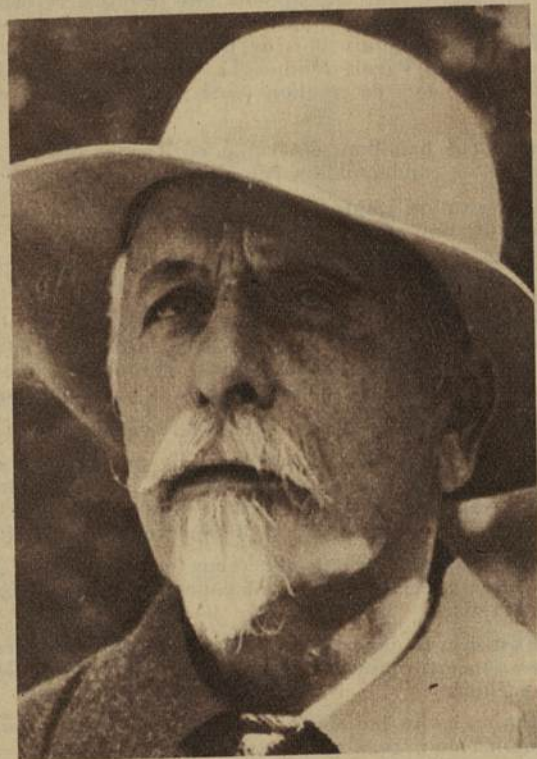
Le miracle c'est cela. Trente ans plus tard, quand les journaux annonceront : Sir Bazil Zaharoff, le « Grand Européen », le maître de toutes les machines à tuer le monde, l'archimilliardaire, celui qui traite d'égal à égal, non pas avec des souverains mais avec

les nations elles-mêmes, peut enfin épouser la femme de son cœur qu'il a attendue pendant trente ans, Marie de Bourbon, veuve depuis un an du mari qu'elle ne voulut jamais abandonner, par pitié et pitié, quand le monde sut cela, on trouva l'aventure romanesque mais naturelle. L'amour du grand Européen et de la princesse était normal. Ce qu'on avait oublié, c'est que cet amour-là était né dans un wagon de chemin de fer.

Ce Rosenfeld apparaît comme un Zaharoff au petit pied. Et comme je ne veux pas le mésestimer, je dirai que Zaharoff, à son âge, n'était parvenu guère plus haut que lui. Rosenfeld travaille avec les femmes comme tous ses aînés ont travaillé. Mais lui le fait dans la manière moderne, plus brutale et plus cynique, et même, comme on va le voir, incompréhensible.

Zaharoff, roi dans les affaires, requin intraitable, comptable sordide, spéculateur impitoyable dès qu'il s'agit de chiffres, contemplateur aux yeux glacés des champs de batailles et des cimetières innombrables, Zaharoff est un romantique en amour. Toutes ses aventures, même celles qui sont au-dessous de la grande, les petites liaisons éphémères, les pas-sades sans lendemain, les amourettes d'une nuit de palace, il les traite dans la manière attentive et littéraire de la fin du siècle dernier. Sir Basil amoureux joue toujours un troisième acte dans les batailles. Les lettres qu'on possède de lui à la femme de sa vie ou à ses maîtresses d'un jour sont tendres jusqu'à la puérilité et naïves jusqu'au ridicule.

Rosenfeld, lui, est le maquereau international qui a fait ses classes dans l'hystérie de l'après-guerre. Il se sert des femmes, soit. Mais il sait bien que les aimer vraiment, se prendre au jeu soi-même, leur donner des gages de tendresse est désormais une faute impardonnable. Il leur demande tout, mais il ne leur donne rien. De notre temps, ce sont les hommes qui se refusent. Et qui ne se refusent même



Les guerres balkaniques et les révoltes d'Orient furent pour Zaharoff un précieux débouché de machines à tuer.

ches sont doubles, c'est-à-dire qu'ils travaillent pour plusieurs puissances à la fois et trompent les uns et les autres. Aussi bien, l'espionnage, qui, sauf en Angleterre où c'est un sport et une carrière noble, n'emploie que des gens tarés, use-t-il rapidement ses contingents. Les agents doubles, dès qu'ils sont usés, brûlés, ou qu'ils ont cessé de plaire, sont balayés, envoyés à la retraite ou, plus fréquemment, sont victimes d'accidents incompréhensibles. Seuls subsistent en prospèrent les trafiquants d'armes, les Zaharoff et les Rosenfeld.

Ceux-là sont des commerçants. Ils travaillent comme l'épicier du coin. Ils font du donnant donnant. Ils vendent de l'acier tourné en canons ou en obus, cette dentelle d'aluminium qui s'appelle l'avion, cette horlogerie qui s'appelle la mitrailleuse, contre de l'or. Seulement de l'or. Tout leur travail, toute leur adresse consistent à trouver des clients. Vous connaissez l'histoire des trois boutiques juives : le boutiquier de gauche avait peint en grosses lettres sur sa devanture : « Qualité incomparable. » Celui de droite avait mis une affiche non moins importante : « prix les plus bas ». Le boutiquier du milieu mit simplement un calicot devant sa porte où il était écrit : « Entrée principale ». C'est le travail des marchands de canons à travers le monde. Pendant trente ans, pour l'amour de sa princesse lointaine, le petit Levantin Zaharoff courut le monde avec, dans sa poche, des modèles réduits de fusils mitrailleurs Vickers et de la mitrailleuse Maxims, et dans la tête une seule pensée : vendre.

Qu'importent les principes humanitaires. Qu'importe si ce commerce forcené crée la mystique de la mort, si, à coups de milliards, à coups de spéculation, en créant des stocks, il faudra tôt ou tard liquider à tous prix : on engage le monde dans un engrenage, qui obligatoirement conduit à la guerre ou à la tuerie. Les commis de l'industrie lourde ne doivent pas avoir d'imaginaire. Ils ne doivent pas trembler en traversant les cimetières et les croix de bois, ils doivent pouvoir regarder sans pâlir les défilés de veuves ou de mutilés, ils doivent être sans nerfs, et sans rêves.

A ce prix-là, ils peuvent gagner des milliards. Et même réussir à s'élever au-dessus de leurs patrons.

Zaharoff était devenu plus grand que Krupp, que Vickers, que Schneider. Rosenfeld n'est encore qu'un apprenti. Qui sait où il ira, s'il trouve encore sur son chemin des Linder et des plus adroites ou des plus amoureuses.

Car la légende se répète. Et Krupp, le maître d'Essen, le dieu de l'Allemagne d'Hitler, est le père Noël de leur rêve sanglant de revanche. Et les successeurs de Vickers et Maxims, les mathématiciens anglosaxons de la mort en rafale. Et notre Schneider, notre Renault, les mécaniciens entêtés des fortresses roulantes et rampantes, et Brandt, le forgeron du couteau de tranchée, ne sont pas satisfaits s'ils peuvent seulement entasser matériaux sur matériaux et emplir d'acier bruni tout neuf leurs caves bétonnées. Il leur faut vendre et vendre encore, alors qu'il semble que la paix est encore sur l'Europe et

que les petits enfants à l'école apprennent toujours que le règne idéaliste de Briand n'est pas terminé.

Pendant des années, ce fut secret. On se contentait d'alimenter quelque vague et épisodique guerre balkanique ou d'armer subrepticement les éternels et impuissants révoltés d'Egypte, des Indes ou de Macédoine. Ou bien, quand il fallait absolument liquider quelques stocks anciens, les commis-voyageurs-diplomates allumaient quelque pronunciamiento au Mexique ou au Guatemala.

Quand il fallut faire absolument de l'argent et de grosses affaires et alors que l'Europe était encore exsangue, que Briand était toujours vivant, on inventa la Chine. Les marchands eurent là pendant des années un débouché considérable de machines à tuer. Puis ce côté même vint à flancher, il fallut trouver autre chose. Heureusement, l'Europe se réveillait. L'Italie se jeta dans l'aventure abyssine. Et ce fut une joie pour les maîtres de la mort que d'armer au prix fort les deux belligérants. Cependant, quelques-uns des plus gros usiniers avaient compté trop tôt sur un conflit international. Ils avaient entassé des stocks. Il faut ici leur rendre l'hommage qu'ils n'osèrent pas déclencher une guerre européenne. Peut-être eurent-ils peur des réactions des peuples. Toujours est-il qu'ils se tourmentèrent lâchement de jeter un condottiere, Franco, à la gorge de la jeune république espagnole. Et, désormais payée, par le dernier or des conquistadores, par l'hypothèque sur les richesses d'un des plus beaux pays du monde, par le sang d'une nation, la machine à tuer chaque jour plus perfectionnée par les usines de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, de Russie, fournit les champs de carnage des Estramadures.

Rosenfeld n'est qu'en prison. Mais au moment de mourir il ira quelques semaines dans sa retraite de Monte-Carlo, où Zaharoff a dû dire avec un regret dans la voix : « De mon temps c'était plus dur. Mes successeurs ont du gâteau ».

Luc DORNAIN.

Aujourd'hui c'est pour les champs de carnage de l'Espagne que "travaillent" les trafiquants d'armes.

pas, mais qui feignent de tenir l'amour physique pour négligeable et de le mépriser. Chez les gens qui se piquent d'intellectualisme, la passion intellectuelle seule à sa place. Suzanne Linder aura fait beaucoup pour Rosenfeld. Nul ne sait comment l'affaire tournera. A la faveur de quelque compromis judiciaire et diplomatique, ils s'en tireront peut-être tous les deux avec les honneurs de la guerre. Toujours est-il qu'elle aura risqué son honneur, son avenir, sa liberté pour lui. Elle n'était même pas sa maîtresse.

On trouvera peut-être que je fais ici un sentimentalisme exagéré mais je ne peux m'empêcher d'insister et de croire que les rôles sont étrangement renversés. Je voudrais que plus tard un historien rétablisse chacun à son vrai poste et célèbre, parmi les grandes figures de notre siècle :

« MARIE DE BOURBON
qui sut animer Basil Zaharoff ».

De même, toutes proportions gardées, pour Suzanne Linder et Rosenfeld.

Les courtiers de la guerre

Tout est d'ailleurs confus, d'habitude, et peu intelligible pour le public dans ces histoires de coulisses diplomatiques, d'espionnage et de trafic d'influence internationale. Il y a là une règle du jeu qui échappe aux lois et même à la logique. Il faut se rendre compte que presque tous les agents lou-





Le premier Président Dreyfus

Un grand magistrat disparaît

« Détective » avait été le premier à annoncer que M. Eugène Dreyfus, ancien premier président de la cour d'appel de Paris, avait formé un pourvoi devant le conseil d'Etat contre le décret qui l'avait, au mois d'août dernier, mis à la retraite.

La mort soudaine a mis fin à cette instance.

On a déjà noté, dans de courtes notices nécrologiques, l'autorité incomparable du premier président Dreyfus qui se signala à l'attention publique, en 1913, lorsqu'il dirigea en correctionnelle l'affaire Rochette. Les procès civils l'occupèrent ensuite : après un court passage à la Chancellerie, il fut nommé, en 1925, premier président de la cour de Paris.

C'est un grand magistrat qui disparaît.

Le crime absurde

Une jeune Américaine, Hote Morgan, fille d'un agent de change de Lansing, tua son amie d'enfance, Miss Giltner, en déchargeant sur elle son revolver dans le hall d'un grand hôtel.

Aussitôt arrêtée et interrogée par la police, elle ne témoigna aucun remords et déclara qu'elle avait commis ce meurtre sans aucun motif, parce que *il fallait à tout prix qu'elle tût quelqu'un...* Ecrouée à la prison de Lansing, la jeune fille s'est pendue à l'aide de son pyjama. On a parlé de « crime parfait ». Il y a aussi le « crime absurde ».

L'officier de la Tour de Londres

On se souvient de la tragique et romanesque aventure du lieutenant Baillie-Stuart ; arrêté pour espionnage et enfermé à la Tour de Londres, son aventure avait éveillé la vive curiosité du public de la capitale britannique.

Le lieutenant condamné à 5 ans d'emprisonnement, vient d'achever de purger sa peine. Il est rentré dans son foyer pour la Noël, et ses vieux parents avaient le plum-pudding traditionnel.

Et, tandis que « l'officier de la Tour de Londres » retrouve sa liberté, « Marie-Louise », la belle espionne qui causa sa perte, s'apprête à prendre le voile, affirme-t-on, dans un couvent de la Suisse.

LA RÉFORME DU CASIER JUDICIAIRE



Nous signalons le cas suivant, qui appelle une prompt réforme de la loi : en janvier 1893, un jeune homme de dix-sept ans fut condamné pour abus de confiance à dix-huit mois de prison. Il avait loué une bicyclette et s'était enfui, après l'avoir vendue. Le tribunal lui accorda le bénéfice du sursis, qui était alors de création toute récente ; néanmoins, les juges avaient eu la main dure.

Le jeune homme s'engagea aux bataillons d'Afrique, où il mena une vie dure pendant cinq ans. Quand il fut libéré, sa condamnation fut effacée du casier judiciaire n° 3.

Il entra alors dans l'administration ; après quinze années de service, obtint sa retraite proportionnelle, dirigea ensuite une affaire commerciale.

Bref, sa vie, après l'accroc du début, ne fut qu'une suite constante d'efforts, une activité laborieuse sans défaillance.

Trente-sept ans s'écoulèrent. L'homme, parvenu à une importante situation, avait oublié sa faute de jeunesse, lorsqu'en juin 1930 un banal accident d'automobile provoqua l'ouverture d'une instruction. Quelle ne fut pas sa stupeur d'apprendre que son casier n° 2 portait toujours inscrite la marque infamante de la peine prononcée en 1893 !

S'il y a une réforme qui s'impose, c'est bien celle du casier judiciaire.

Ce boulet qu'un homme, repentant (il en avait donné la preuve, tout au long de sa vie), traîne après soi, qui risque, au moindre accident, de le ruiner moralement, de provoquer une catastrophe, est une survivance injuste d'un temps où l'amélioration morale de l'individu comptait moins que le souci d'une aveugle répression.

Autant nous exigeons un châtiment sévère pour ceux qui ont donné la mesure de leur « nocivité », les impénitents récidivistes, autant pour les autres, les coupables d'un jour, nous voulons le pardon total.

Or, nous trouvons qu'il est injuste de si mal reconnaître les efforts courageux accomplis par un homme qui une fois est tombé et qui a accompli cette merveilleuse résurrection, qui s'est totalement racheté.

Il faut réviser l'institution du casier judiciaire, assurer, d'une part, sa mise à jour exacte (et dans combien de parquets laisse-t-il à désirer !).

Il faut fixer un délai après lequel les condamnations avec sursis devront automatiquement disparaître des bulletins.

Cette réforme, ce n'est pas la pitié qui la commande, mais la simple équité.



UN COUP D'ŒIL SUR...

L'écriture de Roger SALENGRO

Un afflux d'actualités survenant en dernière heure, lors de la composition du numéro du 10 décembre, nous a obligé à retarder la publication de l'étude ci-dessous. Bien que tardive, son insertion reste justifiée par sa valeur documentaire.

SOBRE et simplifié jusqu'à la condensation, l'autographe ci-contre témoigne, tout d'abord, d'aptitudes intellectuelles supérieures, au premier rang desquelles apparaissent l'envergure de l'assimilation, la méticulosité consciencieuse du jugement, la puissance d'attention et d'esprit de méthode, aidé d'un tact subtil.

D'un bout à l'autre, ce graphisme est à la fois posé, nourri et d'une continuité remarquable. Ceci révèle l'homme patiemment, inlassablement, laborieux qui poursuit sans répit, insoucieux des obstacles surgissant en cascade et des plus écrasantes fatigues, l'exécution de ses desseins.

Les signes d'avidité matérielle font entièrement défaut. D'autre part, les majuscules et les boucles n'atteignent pas la hauteur calligraphique : c'est l'écriture dite « basse », indice d'un rare degré de modestie. Nous savons ainsi que Roger Salengro ne ressentait pas plus d'attrait pour les hochets honorifiques ou pour les orgueilleuses satisfactions du pouvoir que pour l'opulence.

A quelles sources s'alimentaient donc la pensée et l'activité de ce philosophe, plus désintéressé, plus détaché qu'un Spartiate, sinon dans cette profonde sensibilité qu'enregistrent les minuscules, mais constantes inégalités du tracé et qui, fécondant une belle intelligence, s'est épanouie en un généreux idéalisme ?

Paul-Clément JAGOT.

L'écriture de Roger Salengro révèle l'homme laborieux, méprisant les obstacles et les fatigues.



*Je me desirais. Je l'ai fait depuis un mois.
Je suis un perdant. Je n'ai rien fait. Je suis
très déçu. Rien.*



Le constructeur d'autos M. Mathis

M^{me} Mathis et les Gangsters

Comme M. Mathis, le fabricant d'autos bien connu, se rendait en Amérique à bord de la *Normandie*, le capitaine prévint Mme Mathis qu'elle courait un sérieux danger en exhibant ses magnifiques bijoux, dont un collier de diamants ayant appartenu à l'Impératrice Eugénie. Lorsque les industriels français visitèrent Ford, le magnat américain réitéra ces avertissements...

Néanmoins, Mme Mathis assista à un grand dîner à New-York, parée de ses diamants. Comme elle regagnait, après le dîner, son hôtel de la Cinquième Avenue, son taxi fut attaqué par quatre gangsters, revolver au poing... M. Mathis, qui accompagnait sa femme, repoussa vaillamment les malfaiteurs, tandis que le chauffeur du taxi se tenait à l'écart, en répétant :

— Je n'ai pas été payé pour être un héros !...

Monsieur de Belgrade

Hart, le boureau yougoslave qui, au cours de ses douze ans de service a pendu plus de cent condamnés, est un bien étrange personnage. Méthodique, méticuleux, il inscrit le nom de ses victimes dans un carnet spécial. Pour chaque exécution, il achète une nouvelle paire de gants blancs ; lorsque le condamné a expié, il jette ses gants aux pieds du cadavre, en s'écriant :

— Je ne suis pas responsable de ta mort !

« BEBE FRIAND »

le bonbon des gourmands.

« BEBE FRIAND »

le bonbon des gourmands.

SOURIEZ JEUNES

Tout le charme est dans le sourire. La couronne en or vieillit. Un nouveau procédé : la couronne en plâtre émaillé, plus solide, plus esthétique est appliquée par des médecins spécialistes de la Faculté de Médecine de Paris, au Centre de Céramique Dentaire, 169, rue de Rennes. Litt. 10-00. Consultation gratuite.

SI VOUS SOUFFREZ DES PIEDS

Consultez le bottier Joseph. (Clinique des pieds sensibles). Chaussures selon votre cas, à partir de 95 fr. et 150 fr. sur mesures. Paris, 12, rue La Boétie (Anj. 15-30). Nice, 5, av. de la Victoire, et à Vichy.

Directeur :

MARIUS LARIQUE

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI)

TÉLÉPHONE : LITRE 46-17	FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37	ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »

La mise en page

de ce numéro est de

J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

N... LECTEUR DEVOUE. — J'ai toujours eu dans la tête de devenir policier. J'ai toutes les aptitudes sportives voulues. Seule mon instruction laisse à désirer.

La vigueur musculaire et le courage, indispensables au policier, ne sauraient être utilisés avec profit que s'ils sont orientés par un jugement étayé de connaissances scientifiques très étendues. Négliger votre instruction serait donc vous exclure de tout accès à la carrière en question. Les examens d'admission aux emplois d'inspecteur de la Police judiciaire ou de la Sûreté nationale exigent, d'ailleurs, un niveau supérieur de culture générale.

FIAT LUX G. — Depuis mon enfance, j'ai le secret désir d'écrire.

Vous avez déjà, dites-vous, effectué des essais. Pourquoi ne pas les soumettre à une personnalité dont la compétence et l'impartialité ne fassent aucun doute ? Vous obtiendriez ainsi les avis et encouragements indispensables au travail de vos dons d'écrivain, ainsi que l'évaluation de leur importance et du débouché professionnel vers quoi ils peuvent être orientés.

PAUL S., à RENNES. — Je manque de volonté. J'ai lu des livres qui expliquent ce qu'il faudrait faire pour devenir plus énergique, mais je n'arrive pas à mettre en pratique les indications de ce livre.

Si vous vous représentez clairement les avantages que vous retirerez d'une plus grande fermeté, vous trouverez certainement l'énergie nécessaire pour effectuer, chaque jour, un petit effort de volonté, parmi ceux que vos livres conseillent. Or, l'aptitude à vouloir, se développe — comme les muscles — par une succession régulière d'efforts. Après le premier — qu'il faut se garder d'exagérer — le second devient plus accessible. Bientôt, on se trouve capable d'une application plus intense et plus prolongée. Le tout est de bien graduer l'entraînement. Commencez par vouloir des choses que vous puissiez accomplir assez aisément.

LEONE DE NANCY. — Comment se débarrasser d'un tic ?

Pour que cessent ces involontaires contractions faciales dont vous parlez, pratiquez quotidiennement l'immobilité volontaire : étendez-vous, relâchez vos muscles de manière que tout votre corps repose pesamment. Fermez vos yeux. Demeurez ainsi, absolument inerte, immobile, pendant trente minutes — d'abord si vous en avez le loisir. Secondement, assise devant votre miroir, étudiez-vous à conserver un masque impassible, d'abord pendant trente secondes, puis une minute, et par prolongations de deux à trois minutes à chaque séance, atteignez la demi-heure. Ceci subordonnera à votre volonté délibérée, vos automatismes en général, et vos mouvements d'expression en particulier.

CRANTIVE. — Je me suis fait tirer les cartes. Il y avait plusieurs piques côte à côte. C'est sûrement le présage d'un grand malheur que la voyante n'a pas voulu me dire ?

Pas nécessairement. Ainsi, le roi et la dame de pique à côté l'un de l'autre signifient solution d'un conflit, cessation d'un désagrément, accord entre deux éléments jusque-là antagonistes. Si l'as de pique suit, l'entente sera consignée ou annoncée par écrit. Cet as symbolisant un acte. Supposons qu'en tête de cette série se trouve le huit de pique (maladie), la « solution de ce désagrément », c'est-à-dire la guérison, serait à prévoir, ainsi que l'acte écrit (sortie d'hôpital), logiquement déductible. Ne vous imaginez jamais de sombres perspectives, même devant les cartes les plus noires.

F. C., ALGER. — Y aurait-il un moyen occulte pour garder une affection éternelle ?

Malgré les soins les plus experts, la durée des fleurs ne se prolonge point au delà de limites, hélas, assez brèves. L'amour, lui aussi, est « en devenir ». Après l'ultime degré d'épanouissement, vient l'altération progressive de ses sources profondes, puis leur définitif tarissement. Mais une nouvelle aurore printanière suit la mélancolie des ruines hivernales. L'amour se réincarne tôt ou tard en un nouvel objet. L'aspiration à l'amour subsiste, sans aide occulte, toute la vie.

UN LECTEUR. — Possesseur malheureux de gonococques, je ne puis, étant militaire, me soigner comme il conviendrait. Les médecins me repoussent. Que me conseillez-vous ?

Parmi les soins requis par votre état, les principaux nécessitent absolument l'intervention du médecin (lavages, piqûres, anticonococques, administration de gonacrine par la voie endoveineuse, etc.). Il y a, au régiment, un Service de Santé auquel vous auriez avantage à recourir au plus tôt. Vous ne pouvez, vous-même, qu'observer les abstentions classiques (boire uniquement de l'eau et supprimer tous les condiments acides), prendre du Santal (comprimés d'arhéol) à raison de 6 à 8 capsules chaque jour, puis, en vous couchant, un cachet d'urotropine dans un demi-verre d'eau.

CHARLES N., à PARIS. — Je suis amoureux d'une jeune fille à qui je n'ose faire de déclaration.

Il vous reste la possibilité de vous rendre agréable à cette personne, ce qui suscitera chez elle des pensées favorables à l'éveil d'une réciprocité de sentiments. Par exemple, enquêtez-vous des genres de spectacles et autres délassements qu'elle apprécie et satisfaites ses goûts. Vous serez ainsi à même d'organiser de multiples entrevues à la faveur desquelles naîtra l'atmosphère de cordialité propice à des

entretiens où vous ne ressentirez plus d'embarras. N'oubliez pas que l'assurance vient par l'habitude de multiples fréquentations.

Mlle KIELWASSER. — J'ai lu dans le n° 419 de « Détective » la formule d'un parfum attractif. Où puis-je me procurer les essences nécessaires à sa composition ?

Le plus simple serait de remettre copie de la formule à votre pharmacien qui, par état, est en rapport avec plusieurs droguistes. Si vous le préférez, adressez-vous directement à Barreau, Menant et Cie, 18, rue Saint-Merri, à Paris. Cette maison fournit toutes les substances utilisées pour la parfumerie.

UNE DACTYLO A BOIS-COLOMBES. — Il paraît que : les oreilles décollées du crâne dénotent un caractère batailleur, les grandes oreilles sont un indice de longue vie, les yeux trop rapprochés indiqueraient de la fourberie, tandis que, trop espacés, ils signifieraient naïveté. Est-ce exact ?

Considérée isolément, toute caractéristique physiologique ne saurait donner qu'une indication incertaine. C'est l'accumulation de signes concourant à une même qualification qui permet de se prononcer sûrement. Les oreilles écartées du crâne pronostiquent une tendance aux jugements et décisions irréfutables ; très grandes, c'est manque de tact. Les yeux trop rapprochés semblent accompagner une prédisposition à la minutie, un égoïsme mesquin ; trop écartés, ils mettent en garde contre l'insuffisance du sens moral.

L'écartement excessif des yeux a été plus d'une fois observé chez des hommes incestueux.

UNE ALGERIENNE. — Pourriez-vous m'indiquer un traitement qui fasse disparaître la couperose ?

Pour indications précises, il faudrait savoir l'origine de la couperose (vasculaire, ovarienne, sympathique, etc.). Dans tous les cas : utilisation d'eau tiède pour la toilette (l'eau chaude et l'eau froide accentueraient le mal) ; aucune boisson alcoolique ; aucun aliment très chaud. Sur la peau, étendre chaque soir la pommade suivante :

Teinture d'hamamélis, Teinture d'hydrastis canadensis : à à 20 gouttes ; Ichtyol : 1 gr. 50 ; Oxyde de zinc, Lanoline : à à 6 gr. ; Vaseline : 8 gr.

Voyez aussi un médecin dermatologue qui, par l'électrolyse, décolore les veinules trop apparentes.

UN BLENDARD DU SUD SYRIEN. — Je désirerais entrer dans la police. A la fin de 1937, j'aurai 5 ans de service.

Adressez une demande exposant vos états de service, connaissances spéciales et desiderata à M. le Directeur du Personnel à la Préfecture de Police, 7, boulevard du Palais, à Paris. Il vous sera répondu avec indication des conditions à remplir et démarches à effectuer.

LUCIEN LEFEBVRE A MARLE-SUR-SERRE. — Dans « Détective » du 26 novembre, vous prescrivez contre la chute des cheveux, un produit nommé « Collobiose de soufre ». Or, j'en ai demandé à mon pharmacien, qui déclare ne pas connaître ce produit.

Les laboratoires Daussé, 4, rue Aubriot, à Paris, tiennent à la disposition de MM. les Pharmaciens la préparation dénommée « Collobiose de soufre », constituée par du soufre à l'état colloïdal, assimilable, dont l'action sur le bulbe pileux a été largement vérifiée.

GASTON A ANVERS. — Quelles sont les préparations à base de peptone auxquelles vous avez fait allusion dans le n° 419 de « Détective », pour atténuer ce rougissement du visage qui afflige tant les timides ?

La peptone désensibilise le système nerveux. D'où son efficacité modératrice de l'érythrophobie. Plusieurs de nos correspondants prédisposés à cette « crainte de rougir » qui provoque le rougissement, ont eu recours au « Sympathil Chantereau » et s'en sont bien trouvés. Le Sympathil est à base peptonée.

GEO A CASABLANCA. — Quels sont les livres qu'il faut lire pour s'initier pratiquement à la radiesthésie ?

Vous trouverez dans l'ouvrage de M. Henri Lacroix « Méthode de radiesthésie », une série de leçons pratiques fort claires et bien graduées.

MONSIEUR POUPIN A NIMES. — J'ai fait faire mon horoscope par deux spécialistes. L'un me dit que je suis régi par le signe des Poissons, l'autre par celui du Verseau. Je suis né à Paris, le 20 février 1909, à 11 heures du matin.

A ce moment, le soleil occupait exactement 10° du signe des Poissons, en conjonction avec la lune située à 1° 24". Etant donné la proximité du signe précédent (Verseau), vous tenez des deux. Comme, d'autre part, le milieu du Ciel se trouve à 13° du Verseau avec Vénus et Mercure, la prédominance reste à ce dernier signe. Votre coefficient de chance aux jeux de hasard est faible, mais il y a une compensation : avec Vénus et Mercure au Méridien, ces deux planètes gouvernant la cinquième maison, vous êtes prédestiné à un mariage d'inclination qui se trouvera, en même temps, fortuné, financièrement parlant. La combinaison des chiffres 4 et 2 (6, 8 ou bien 42, 84, etc.), vous donnera des résultats répétés.

« DÉTECTIVE-BUREAU »

RASPAIL

EXCELLENTE LIQUEUR DE DESSERT

La plus digestive



Etablissements Raspail
ARCUEIL (Seine)

RASPAIL 36° RASPAIL-LIQUOR 43°

LES CHEVEUX BLANCS

sont les rides de la chevelure

CLAIROL

le shampoing qui teint les fera disparaître

FACILITÉ — SÉCURITÉ

EXIGEZ-LE DE VOTRE COIFFEUR

ou renseignements :
CLAIROL, 24, r. Joubert, Paris

250 fr. le mille adress. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Gratia. Ecr. seul Ets Spirex, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1^{er}.

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Biennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

1^{re} Timidité

est vaincue en 8 jours

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 franc en timbres. Ecrire au Docteur V. D. Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

SCIENCES OCCULTES

GABY CHRISTEL VOYANTE CÉLEBRE, 22^e année de succès, Secrets Inf. p. Retour. Affection. Fluide. Chance p. Loteries. t. l. j., de 9 à 4 h., 154, r. de Rivoli. Gut. 62-84. Et de 2 à 7 h., 142, r. de Rivoli. T. Cent. : 63-13 et p. cor.

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Meinel & Herold
Fr. 780

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

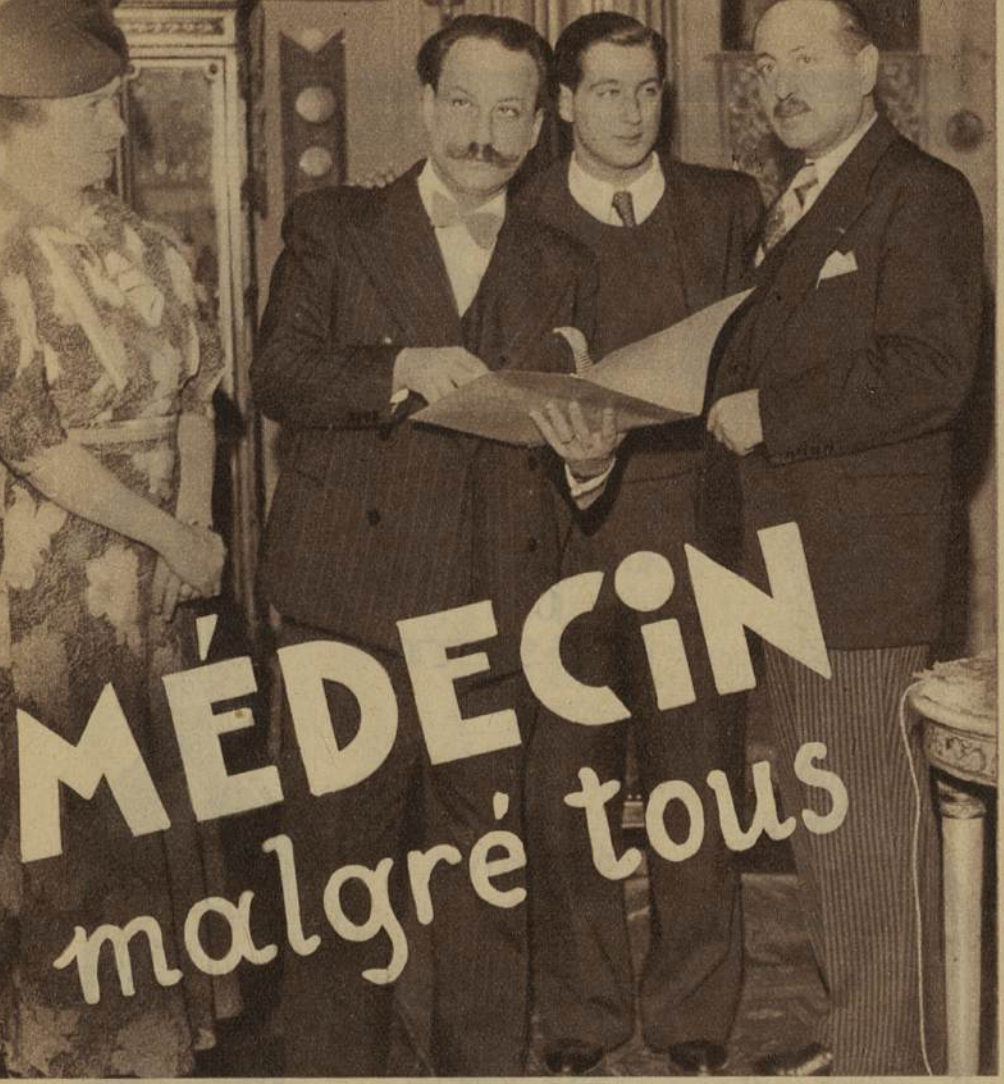
MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

500 fr. le mille, adresses à copier pour enveloppes, travail assuré toute l'année. Manufacture Vulcan, 2, LYON

Pour la Publicité dans "DÉTECTIVE" s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris (9^e)
Trinité : 81-12



MÉDECIN malgré tous



Mme Hecker, M. Valensi, son secrétaire et le docteur Hecker. Ci-contre, le médecin, le jour de son mariage en 1917.

Hecker — c'est le nom du médecin — se met à la besogne. Il a vingt-neuf ans. Il n'a pour tout domicile, pour tout cabinet de travail qu'une baraque en planches, pour tout moyen de transport qu'une bicyclette. Jour et nuit, il parcourt la campagne pour aller porter ses services aux malheureux de la région, et, le plus souvent, gratuitement.

Succès

Puis les jours passent et la vie, dans les régions libérées, s'améliore. La baraque en planches devient une maison en pierre. Une auto remplace la bicyclette. L'action bienfaisante du médecin peut ainsi devenir plus efficace, plus précieuse encore.

Sa renommée de bon docteur grandit. On lui confie des postes officiels. Il devient le médecin de la gendarmerie, le médecin des Pensions, le médecin du département. Il continue à soigner gratuitement les indigents et son dévouement s'étend aux dispensaires de Saint-Quentin, où il traite avec bonheur les ulcères variqueux, grâce à une méthode qui lui est personnelle.



Mais la situation de Hecker commence à susciter des jalousies. Le syndicat des médecins envoie un médecin s'installer à Flavy-le-Martel, mais sans succès. La clientèle reste fidèle au docteur Hecker.

Tout cela sans doute n'aurait pas dépassé les limites d'une « rivalité de boutiques », si, tout à coup, comme une



René Hecker fut mobilisé pendant la guerre comme médecin auxiliaire ; le voici à Benoite-Vaux, dans la Meuse, en 1916, alors qu'il était sous-aide major.

bombe, la nouvelle n'avait été lancée que le docteur Hecker, établi à Flavy-le-Martel, depuis dix-sept ans, était dépourvu de tout diplôme !

Devant la commission de vérification instituée par la loi du 31 juillet 1935, le docteur Hecker n'avait pu produire aucun parchemin !

Se trouvait-on en présence d'un imposteur ? D'un de ces guérisseurs de campagne qui usurpent le titre de docteur, et qui ne sont que d'habiles charlatans ?

Interrogé, Hecker mit la situation équivoque qu'on lui reproche sur le compte de son origine alsacienne.



René Hecker est Strasbourgeois. Il naît le 22 novembre 1890, et sa mère l'emmène à Paris pour lui faire donner la nationalité française. Mais à la suite de dissentiments au sein de la famille, René Hecker est renvoyé à Strasbourg, chez un oncle qui lui sert de tuteur.

En 1907, il passe l'habtut (qui correspond au baccalauréat français). Puis, de 1908 à 1913, il poursuit ses études de médecine. Il est reçu docteur en 1914. Du moins, l'assure-t-il.

Puis c'est la déclaration de guerre. Il saute dans un train en partance pour la France, se cache dans les lavabos, et va s'engager. Il remet à l'autorité militaire un duplicata de son diplôme. On le nomme médecin auxiliaire. Il est titulaire de trois citations à sa démobilisation. Mais, pendant qu'il était au front, son diplôme a été égaré par les services sanitaires du III^e Corps d'armée.

Vaine recherche

Alors que personne ne songeait à lui demander justification de son titre, il s'inquiète de cette perte et se fait accorder une permission pour aller à Strasbourg chercher un nouveau duplicata de son diplôme de docteur.

Mais la recherche reste vaine. La faculté française ne possède plus les archives de la faculté allemande de 1914.

N'empêche, déclare le docteur Hecker, si l'autorité sanitaire m'a autorisé à aller chercher un nouveau duplicata, c'est qu'elle reconnaissait qu'un premier duplicata lui avait été remis et qu'il avait été égaré.

Mais le fait le plus singulier dans cette histoire, c'est que, incorporé avant la guerre dans un régiment français d'où il fut libéré en 1913, René Hecker reçut un livret militaire por-

tant ces mentions : Instruction : certificat d'études ; profession : comptable, et qu'il en fut pas moins mobilisé par la suite comme médecin auxiliaire.

— Je produirai, affirme le docteur Hecker, des lettres de camarades qui m'ont connu à la Faculté de médecine de Strasbourg. On verra que je suis de bonne foi.

Reconnaissance

René Hecker n'a pas que ces attestations en sa faveur. Il a encore, il a surtout l'émouvant témoignage de reconnaissance de tous les braves gens qu'il a soignés depuis dix-sept ans.

C'était l'autre semaine, jour de foire à Flavy-le-Martel, lorsqu'on apprit que la justice poursuivait le docteur Hecker, en l'accusant d'être un faux docteur.

Spontanément, un cortège s'organisa et se rassembla sous les fenêtres du docteur. Des acclamations montèrent. Tous voulaient témoigner au médecin, qu'on n'oublierait ni son dévouement, ni sa compétence.

Car René Hecker est un remarquable médecin. Et les femmes du pays se souvenaient que depuis 1920, soit depuis seize années qu'il assure les consultations des nouveau-nés, il n'y a eu qu'à déplorer un seul décès.

N'est-ce pas le meilleur certificat qu'un docteur puisse produire ?

C'est aussi le pharmacien du pays qui vient dire :

— Ce qui m'a frappé, c'est la manière dont le docteur Hecker rédige ses ordonnances. Alors que bien des médecins se contentent de prescrire des « spécialités », celui-ci leur donne des médicaments établis selon des formules qui lui sont personnelles.



Le docteur Hecker attend, avec sang-froid, la décision de la justice. Un grand avocat, M^e Théodore Valensi, assurera sa défense.

Mais qu'arrivera-t-il si le docteur Hecker est frappé d'interdiction ? Faudra-t-il reviser les pensions, qu'il a comme médecin accordées ou refusées ? Car ni le ministère des Pensions ni le département dont il est le médecin ne se sont jamais inquiétés de savoir s'il avait un diplôme très en règle ?

Nous connaissons la comédie du Médecin malgré lui.

L'étrange aventure du docteur Hecker pourrait porter le titre du Médecin malgré tout.

M.-M.

C'EST une bien curieuse histoire...

Il faut, pour en saisir la saveur, imaginer l'atmosphère d'un village des régions libérées après la guerre.

Sur les terres dévastées, la vie reprend ici ses droits. Les foyers détruits renaissent peu à peu de leurs ruines. Il faut tout reconstruire, les maisons aux murs mutilés, les routes à demi effondrées par le charroi des convois de guerre, les voies ferrées bouleversées par la tempête de fer et de feu. Il faut panser les blessures du sol et veiller à la santé des survivants...

Dans ce village de l'Aisne, à Flavy-le-Martel, il n'y a plus de maisons, plus de trains, plus d'autos. La grande tourmente a privé ce village de tout lien social avec les villes proches.

On tremble de tomber malade. Il n'y a pas de médecins.

Alors, voici qu'un jeune médecin auxiliaire de l'armée vient, fraîchement démobilisé, s'installer dans le pays. Il a eu son diplôme égaré par les archives de la III^e armée, mais le sous-préfet, à qui il fait part de sa situation, l'engage néanmoins à exercer étant donné l'inquiétante pénurie de médecins.

TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRRH

VIN NATUREL



OMBRES NOIRES

SUR PARIS

J'AVAIS reçu un mot le matin même : « Ce soir, 10 heures, rue Saint-Jacques. » C'était Loada, le « Calum », le grand chef des Sénégalais de Paris, qui me l'avait adressé.

Il était dix heures et demie lorsque nous remontâmes la rue et qu'à l'aide d'une grosse clef Loada ouvrit une humble porte, discrète et grillagée.

C'était une vaste cave voûtée, au sol de terre battue.

Toute une assemblée était réunie là, peut-être une quinzaine de personnes, des nègres et quelques blanches.

Le reste des assistants s'accroupit en cercle. Loada saisit un tuyau de bambou que lui tendait une des blanches, sorte de pipe au fourneau court et épais, la remplit d'une boulette sombre, tissée d'une sorte de fibre. Il l'aluma et se mit à fumer la pipe à chanvre.

Les vêtements roulés en boules furent jetés à terre et bientôt les femmes blanches suivirent le mouvement.

Ce que fut le reste, ma foi, ce qui devait advenir : une orgie ! Chacun but ensuite le sang de deux coqs noirs, breuvage purificateur...

Mais était-ce là le véritable cérémonial du culte Vaudou, mystérieux et tragique, que j'aspirais avidement à connaître ?...

Lorsque je revis Loada, je le remerciai chaleureusement, mais lui fit remarquer que la pureté de son culte laissait à désirer.

Le lendemain, je dinai avec lui dans un petit restaurant aux alentours de la place Pigalle.

Lorsque nous entrâmes, je remarquai que mon nouvel ami, sous prétexte d'aller se laver les mains, se dirigeait vers la cuisine.

Que pouvait faire un danseur dans une cuisine ? Je ne voulais pas lui faire voir mes soupçons. Nous dinâmes, puis chacun s'en alla de son côté. Mais je revins bientôt au restaurant où j'avais flairé un mystère. Le patron me salua, m'ayant reconnu, et ne sembla pas s'étonner en me voyant entrer dans la cuisine.

Parmi les fourneaux rougeoyants et la vapeur de la plonge, il y avait un nègre, un noir déjà âgé au visage gris et plissé, aux cheveux de laine blanche, aux sourcils blancs ombrageant des yeux fiers et durs, qui me regardaient avec curiosité. Je n'avais plus qu'à tenter mon habituelle expérience. Je tendis au vieux nègre mon signe de ralliement, un fétiche.

— Je viens de la part de Gaoundé, affirmai-je.

Pas un pli de la face du vieux ne bougea, seuls les yeux cillèrent.

Le vieux me tendit la main et, dans un français petit nègre, affirma être très heureux de me connaître.

Après son travail, je lui offris un verre qui fut accepté, puis un deuxième, puis un troisième. Pour un maître du mystère (je le sus par la suite, c'était le grand Zombi, le roi Vandou) il buvait bien et ferme.

J'appris ainsi le sens d'obscurs maléfices : la photo de la personne menacée, découpée et collée la tête en bas au plafond, qui donne des crachements de sang et que l'on guérit à l'aide de vinaigre et de clous enfermés dans une fiole de verre noir ; les rêves mauvais, rats ou morts, que l'on supprime en recouvrant les glaces d'un voile noir.



Une nuit, dans la chambre, j'attendais le retour du vieux noir, lorsque l'on frappa à la porte. J'ouvris.

Une négresse apparut, la folie et la peur peintes sur le visage.

Sans un mot, la fille s'assit sur le bord du lit. Par instant, des secousses nerveuses, des sortes de frissons lui secouaient le corps.

Enfin, le vieux arriva ; la jeune négresse s'accrocha à lui comme une femme qui se noie.

— Allons, viens ! Sécurité avant tout, on va tâcher de découvrir d'où vient le mal !

Par les ruelles escarpées, nous montons vers la butte.

La porte d'un vieil immeuble qui s'ouvre, des marches que l'on descend.

Une trentaine de nègres, de couleurs, de vêtements et d'âges variés, entouraient une seule femme, une mulâtresse d'une quarantaine d'années, maquillée de mauve, qui, enveloppée d'un manteau de léopard, semblait somnoler, assise sur une caisse. Dans un coin, une sorte d'estrade surmontée de tibias, de crânes, avec les signes du zodiaque et, sur une sellette, le « Lambi », la conque avec laquelle les sorciers, les « papalois », se parlent à la nouvelle lune. Je reconnus un « homefort », autel du culte Vandou.



La mulâtresse s'était levée, laissant tomber son manteau, elle apparut le corps emmaillotté de bandelettes rouges, ceignant qu'un boa, entourant son cou, se laissait glisser vers le sol.

— La reine Vandou ! hurla l'assemblée.

— Le roi !

Le vieux cuisinier, vêtu de rouge, masqué de rouge, apparaît, le chef couvert d'un haut casque de crins.

D'une main, il enferme le reptile dans la caisse.

Sur un geste, la négresse se déshabille, apparaît, statue d'ébène, droite et mince, lisse nudité semblable à celle de ses lointaines sœurs d'Afrique.

Tombée en transe, la reine Vandou s'écrase sur la caisse, attirée par le magnétisme du reptile.

Dans un panier, le vieux saisit un pigeon blanc, lui ouvre le cou d'un coup de dent et laisse couler le sang sur la négresse malade.

Le cercle se resserre, les noirs veulent leur part d'effluves magiques que, du bout de ses doigts raidis, semble distribuer le grand Zombi.

Et, un par un, l'assemblée se disperse.

Rassérénée, la négresse glisse au vieux, qui n'est plus qu'un vieux cuisinier, un billet de cent francs et, cependant que nous redescendons vers la place Pigalle, la reine Vandou, qui n'est plus qu'une vieille mulâtresse un peu ridicule, siffle un taxi et disparaît dans la nuit.

R.-G.-A. GRUN.





« Avec deux billets de quai, nous nous rendîmes, Paulo et moi, de Châlons-sur-Marne à Nancy, où nous logeames dans un hôtel non loin de la place Stanislas. »

Sans ressources, Armand Soleil et son ami Paulo ont quitté Paris pour vivre en province du produit de leurs chansons. Nos deux resquilleurs du rail viennent de passer la nuit sur un banc, à Châlons-sur-Marne.

II. — Nos débuts à Nancy comme chanteurs à voix ⁽¹⁾

16 septembre.

Nous avons ensuite visité la ville et, à midi, cassé la croûte au bord de la Marne. Mais nous n'avons pas osé chanter dans les rues, à cause de notre aventure de la nuit. L'après-midi nous a semblé longue. Nous avons décidé de repartir le soir seulement. Enfin, nous nous glissons avec précaution dans la gare ; deux tickets à dix sous et nous voilà sur les quais. Si le chef de gare nous aperçoit, nous sommes perdus. Mais il n'est pas là, Dieu merci, et quand l'express arrive, nous sautons dedans. A 23 heures 15 nous débarquons à Nancy. Pas d'incident à la sortie. Les voyageurs étaient si nombreux que le contrôleur n'avait pas le temps d'examiner les billets. Nous lui avons refilé sans peine nos deux tickets et nous nous sommes perdus dans la foule.

Dix-huit francs en poche. Pas loin de la place Stanislas, nous louons une chambre pour dix francs dans un hôtel borgne et le lendemain matin, vite au boulot.

Il faisait beau. C'était dimanche. Nous errions dans les rues, cherchant un bon coin. Enfin, rue de la Hache, dans un quartier remuant, je me suis arrêté et j'ai dit à Paulo : « On va leur donner une aubade, à ces braves gens. »

La veille, au bord de la Marne, j'avais fait répéter à Paulo la chanson que j'avais composée à Paris, un peu avant notre départ. Elle n'est pas bien originale ; j'ai imité tout simplement les paroles de la *Maritime*, cette célèbre chanson. Oui, célèbre, je n'exagère pas. Tous les soldats des Bat' d'Al', des compagnies de discipline, des travaux publics, tous les exclus la connaissent et la chantent. C'est leur cri de ralliement : elle berce leurs souffrances, elle exprime leur désespoir et leur joyeuse espérance ; en elle grondent aussi toutes leurs révoltes. Ah ! ce n'est pas un chant de route pour les bons soldats qui marchent au pas cadencé. C'est la goulante des indisciplinés, des têtes folles, des cerveaux brûlés. Je l'ai arrangée à ma

manière. Paulo la sait maintenant par cœur et il ne détonne pas trop.

— Allons-y, lui dis-je, c'est le moment ou jamais...

Nos casquettes à la main, immobiles comme des statues, nous attaquons le premier couplet. Ma voix rauque et triste se marie à celle de Paulo, plus fraîche et plus aiguë.

*Pour gagner, c'est la loi,
Notre pain quotidien,
Cherchons de ville en ville
Un travail incertain.
Si jeune être enchaîné,
De misère escorté
Pourrons-nous en survivre ?*

Déjà un petit cercle se forme autour de nous ; des ménagères, quelques ouvriers, des dévotes qui vont à la messe avec un missel doré dans leur main gantée d'une mitaine noire. Nous lançons le premier refrain :

*Et toi, cause de la misère,
Profiteur de la guerre,
Tu peux dormir tranquille.*

Les dévotes se sauvent effarouchées. Mais la foule grossit. Bravo, camarades ! s'écrie un ouvrier à pantalon de velours. Et une petite femme maigre, en cheveux, approuve d'une voix pointue : Ils ont raison... le mien aussi est en chômage... Mais nous cherchons d'autres encouragements ; les bonnes paroles ne nous nourrissent pas. Dans nos casquettes, pas un sou encore. Est-ce qu'on va chanter pour la gloire ?

Allons, au deuxième couplet :

*Les usines fermées,
Des maîtres sans pitié,
Insoucieux de nos détresses...*

Il y a plus de deux cents personnes autour de nous. Personne n'a encore mis la main à la poche. On nous prend peut-être pour des propagandistes ; ces gens-là s'imaginent qu'après avoir chanté on va distribuer des tracts et des brochures. Le sang me monte à la tête et je crie :

— Mesdames et messieurs, nous ne chantons pas pour notre plaisir, croyez-le bien. Nous sommes des chômeurs que la misère a chassés de Paris. Nous n'avons même pas de quoi acheter un morceau de pain.

Cette fois, ils ont compris. Voilà les pièces de monnaie qui pleuvent.

Nos casquettes sont lourdes. Je remplis mes poches et Paulo en fait autant. Le coin est bon, mais la foule

'BRÛLEURS DE DURS''

déborde des trottoirs sur la chaussée, entrave la circulation. Dans deux minutes, c'est sûr, les agents s'amèneront. C'est le moment de partir. Nous changeons de rue et jusqu'à une heure de l'après-midi, dans trois quartiers différents, nous chantons avec autant de bonheur. Sur le banc d'un jardin public, nous comptons notre recette. Plus de cent cinquante francs ! C'est inespéré. Nous formons déjà des projets d'avenir.

L'après-midi, repos. Nous nous promenons dans la ville, qui est belle. Nous flânons comme des touristes.

III. — A Nancy, où les gens ont bon cœur. — Les mauvaises journées d'Épinal... Chez les gones

20 septembre.

Toujours à Nancy, depuis quatre jours. C'est vraiment une bonne ville. On chante le matin, jamais au même endroit ; avec la recette, on fait face à toutes les dépenses et on économise même un peu d'argent.

Le jeudi matin, un agent nous a demandé de lui faire voir nos papiers. Nous étions justement en train de chanter. Il nous a dit : « Ça va pour une fois, je ferme les yeux, mais il ne faudrait pas que je vous y repince demain. » On a compris. On partira ce soir pour Épinal.

A Épinal, très mauvais, depuis deux jours. Notre chanson n'a aucun succès, les gens ne s'arrêtent qu'un instant et passent leur chemin. Par mesure d'économie, nous avons passé deux nuits dans un wagon de première, garé à plus d'un kilomètre de la ville. L'hôtel gratuit, c'est toujours ça de bon. Les banquettes sont moelleuses, on dort bien.

Le dimanche soir, on a déclaré forfait. Rien à faire dans cette ville, nous irons à Besançon. A la gare, pas un chat. Nous prenons deux tickets de quai, mais le contrôleur, qui les poinçonne, a sans doute deviné nos intentions, il nous suit du regard et bientôt s'avance vers nous. Notre train arrive et nous n'osons monter dedans. Quand nous rendons nos tickets au contrôleur, il ricane, heureux de nous avoir joué un mauvais tour. Mais rira bien qui rira le dernier.

Un autre train passe dans une heure. Après avoir flâné dans le hall assez longtemps, nous sortons de la gare, nous la contournerons et nous avons vite fait de trouver une entrée réservée aux employés. Nous nous y engageons hardiment et, sans avoir été inquiétés, cinq minutes plus tard, nous sautons dans l'express à contrevoile. Le contrôleur ne s'en doute pas ; il doit raconter à ses collègues qu'il a su, grâce à son flair, déjouer les ruses de deux resquilleurs.

A Besançon, pas de veine. Une pluie battante, im-

« Après avoir visité Châlons, nous avons cassé la croûte au bord de la Marne, où j'ai fait répéter à Paulo la chanson que j'avais composée à Paris avant notre départ. »





« S'il n'y avait qu'à ramasser la monnaie !... On n'évite pas toujours le contrôleur et on doit quelquefois se laver en plein air... »

nous sautons à terre et, à contrevoie nous montons dans notre train. Sauvés.

Six heures et demie du matin, Lyon. Peu de voyageurs descendent, hélas ! et le contrôleur a tout le temps d'examiner les billets. Tant pis, nous fonçons. Je passe le premier ; d'autor, je fourre dans la main tendue du contrôleur mon ticket de quai de Besançon et je sors de la gare sans accroc. Sur la place, je me retourne, Paulo n'est pas derrière moi, il s'est fait prendre.

Je l'attends avec impatience, ruminant de sombres pensées. Va-t-on l'emmener au poste ? Où le retrouverai-je ? Mais, au bout d'un quart d'heure, mon Paulo s'amène, tout souriant, et il m'explique qu'on l'a délesté de 4 fr. 75, prix du parcours de la dernière station jusqu'à Lyon. En somme, plus de peur que de mal.

Avant-hier matin, et une grande partie de l'après-midi, nous avons visité cette ville qui est la deuxième de France, n'en déplaise à Marseille. Désormais, ce sera notre tactique. Dès que nous arriverons dans une ville, nous commencerons par nous promener, les mains dans nos poches, comme des bourgeois en ballade. Le soir, nous coucherons peut-être au poste, mais au moins nous aurons pris du bon temps.

Je voudrais décrire Lyon, mais je sens bien que je n'y arriverai pas. Les mots me manquent. C'est une ville sévère, impressionnante ; dans la brume, je la trouve encore plus grandiose que dans la clarté du soleil, et toujours elle donne une idée de force, pas de nervosité, et aussi de mystère. Dans certaines villes, au bout de quelques jours, je suis acclimaté, je me sens l'enfant du pays, mais je crois que je pourrais vivre plusieurs années à Lyon sans devenir son familier.

Vers le soir, nous avons chanté à la Croix-Rousse, puis, après avoir cassé la croûte dans un bistrot, nous avons été coucher dans un asile de nuit qui était archi-comble.

Le lendemain matin, les gardiens de l'asile nous ont servi la soupe chaude et à sept heures, tout le monde dehors. Avec trois trimardeurs, nous avons pris la goutte dans un bar. Ils allaient à Marseille à pied. Ils ne brûlent pas le dur, eux, ils abattent jusqu'à des quarante kilomètres par jour. Parfois, ils s'engagent comme gars de batterie, comme ouvriers de vendanges, mais, la plupart du temps, ils mendient leur pain dans les fermes, couchent dans les greniers, dans des étables ou bien à la belle étoile dans des meules.

Le matin et l'après-midi, nous avons chanté. On dit que les Lyonnais sont égoïstes, c'est faux. A la Croix-Rousse et à la Guillotière, sans faire fortune, nous avons bien gagné notre pain. Aussi, le soir, au lieu de retourner à l'asile de nuit, nous avons loué

une chambre dans un hôtel à prix doux. A côté, nous avons entendu la musique d'un accordéon, c'était un bal musette. Nous sommes entrés dans ce guinche et nous avons dansé gentiment avec deux petites ouvrières, deux mômes sur la mauvaise pente.

IV. — Voyages en Alsace. — De Strasbourg à Marseille

2 octobre.

Paulo aurait voulu descendre jusqu'à Marseille, mais moi j'avais envie de retourner à Nancy. Je n'oublierai jamais qu'en une seule matinée on y a gagné plus de cent cinquante balles. Marseille, ce sera pour plus tard. Puisque les voyages ne nous coûtent rien, allons d'abord à Nancy et puis en Alsace.

J'ai consulté un gros indicateur avant de partir. Ces indicateurs-là sont de véritables maquis dans lesquels on se perd sans pouvoir retrouver son chemin. La preuve, c'est qu'après avoir changé de train à Belfort, nos voisins de compartiment nous ont appris que nous allions à Mulhouse. Comble de malchance, nous nous sommes fait pincer par un contrôleur, et pourtant nous étions dans un omnibus !

Dans les express, le contrôleur passe de plain-pied d'un wagon dans l'autre par les portes à soufflets, tandis que dans les omnibus, où les wagons sont fermés, il est obligé de descendre sur la voie à chaque station. Aussi il est très facile d'éviter ce gêneur. Quand le train s'arrête, il suffit de regarder par la fenêtre. Vous voyez le contrôleur descendre à droite ou à gauche de vous. Alors, c'est vite fait, vous sautez à contre-voie et vous vous réfugiez dans le wagon qu'il vient d'inspecter. Le tour est joué.

Nous avions déjà exécuté cette petite manœuvre, mais le contrôleur est revenu. Il faut dire que le train était bondé ; à toutes les stations des voyageurs s'en allaient et d'autres montaient. C'est pour cela sans doute que nous avons été l'objet d'un deuxième contrôle. Vos billets ? Pas de billets ! Une grosse dame s'écartait de moi comme si j'avais été un pestiféré. Le contrôleur nous réclamait dix francs à chacun ; on a payé, mais on ne m'y repincera plus.

Le 1^{er} octobre, départ pour Strasbourg, où nous arrivons sans encombre. Beaucoup de voyageurs, le contrôleur est débordé, nous lui refilons bien tranquillement deux tickets de quai de Mulhouse.

(à suivre)

Jacques ROBERTI.

Copyright by « Détective » and Jacques Roberti. Reproduction même partielle interdite.

(Reportage photographique Détective Marcel CARRIERE.)



possible de chanter et les fonds sont en baisse. Une fois de plus, la compagnie nous fournit une chambre gratuite. Assez loin de la gare, j'avais repéré une rame de wagons au repos. Sans encombre nous allons jusque là et nous prenons possession d'un compartiment de première classe. Il y fait bon, on s'endort, et, quand on se réveille, il est quatre heures de l'après-midi, la pluie a cessé, le soleil brille, on peut rentrer en ville.

Je choisis soigneusement quelques coins et nous chantons. On ne fait pas fortune, mais nous gagnons de quoi manger le soir à notre faim. A neuf heures, nous réintégrons l'hôtel confortable que la compagnie met à notre disposition. Le lendemain matin, nous faisons notre toilette dans le lavabo, nous nous rasons et, bien reposés, nous allons travailler.

Mais la pluie nous surprend encore et, dégoûté, je dis à Paulo que nous partirons dans la nuit pour Lyon.

A deux heures du matin, nous prenons deux tickets de quai, mais quelle malchance ! Un contrôleur nous toise avec mépris et, d'une voix rude : Où allez-vous ? Je lui dis que tout est fermé en ville et qu'on va au buffet. Il est fermé aussi, le buffet, nous répond-il. Demi-tour, mes gaillards ! Nous nous en allons, très vexés, mais nous ne perdons pas confiance ; nous passons derrière la gare et, par le chemin que nous avons déjà pris, nous voilà dans la place.

Nouveau malheur. Notre train a du retard ; si le contrôleur vient rôder de notre côté, nous sommes flambés. Il est urgent de trouver une bonne planque. J'avise un train de marchandises, nous nous cachons dans un wagon vide, mais, décidément, la guigne nous poursuit. Des employés commencent à charger notre wagon ! Accroupis dans l'ombre, tout au fond, nous nous faisons bien petits, retenant notre souffle. Des colis s'abattent sur le plancher tout autour de nous ; une caisse de légumes me tombe sur les pieds et j'ai peine à retenir un cri de douleur. Ils n'y vont pas de main morte, les cheminots, ils pourraient manipuler avec plus de précaution les colis qu'on leur confie. Plusieurs minutes s'écoulent ainsi et nous tremblons d'être découverts.

Deux hommes cachés dans un train de marchandises ! Tentative de vol ! C'est la correctionnelle...

Notre express arrive enfin, mais comment faire pour descendre ? Par bonheur, les employés s'éloignent, car la locomotive fume et crache tout à côté d'eux. Nous enjambons une vraie barricade de colis,



« Je voudrais décrire Lyon, mais je sens que j'en'y arriverai pas. Les mots me manquent. C'est impressionnant »

Crimes d'autrefois

CRIMES ET MYSTÈRES DES MERS LE SECRET DES VAISSEAUX FANTOMES

Qui aime la mer et les marins a bien des fois entendu raconter par de vieux matelots quelque lugubre et fantastique histoire de vaisseau fantôme, l'histoire d'un de ces navires morts qui hantent l'immensité liquide des océans et voguent vers un inconnu qu'ils n'atteindront jamais — attendu, ajoute le conteur, que notre terre est ronde. Mais, si renseigné qu'il soit, le matelot ne vous livre pas le secret de l'épave mystérieuse. Le connaît-il seulement ?

— Voici bien une légende à dormir debout ! pense l'homme rivié au sol quand, le récit terminé, tout le charme en est rompu. Mon matelot a rêvé cela, un soir qu'il était ivre et dormait sur le pont. Il n'existe pas de vaisseaux fantômes !

Mais voilà que, le lendemain, en lisant son journal, l'homme du rivage apprend qu'un cargo sans nom, abandonné de toute vie humaine, a été aperçu dérivant par le travers de la mer des Sargasses ou est venu s'échouer sur une plage de la Manche, la mâture brisée, la coque couverte de bernacles, après une course aveugle qui a duré des mois. Ou bien c'est un cotre fou, tel le *Girl-Pat*, un yacht qui ne s'arrête jamais, tel la *Korrigane*, tous deux de récente mémoire, qui mettent en émoi, ce jour-là, toutes les marines du monde. Il y a ainsi, chaque année, quinze cents navires perdus — chiffre indiqué par le fameux Lloyd's anglais — qui bourlinguent au gré des mers.

Il existe donc, il existera toujours des vaisseaux fantômes. Et voici leur secret : la tempête, l'aventure, le mirage, la baraterie, la maladie, la peur, l'assassinat...

Le Hollandais Volant

Il y avait autrefois, assurent les marins qui ont navigué sous la Croix-du-Sud, un capitaine hollandais qui ne croyait à saints, à Dieu, ni autres. Il partit un jour pour aller dans le Sud. Tout alla bien jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; mais là, il reçut un fort coup de vent. Le voilier était en grand danger. Tout le monde disait au capitaine :

— Nous sommes perdus !

Le capitaine riait de ces peurs. Et il chantait, le scélérat, des chansons horribles à faire tomber vingt fois le tonnerre sur sa mâture. C'est alors qu'un nuage s'ouvrit et qu'une grande figure apparut sur le gaillard d'arrière. C'était le Père Éternel. Le capitaine continua de fumer sa pipe.

— Capitaine, t'es-tu un entêté ! gronda la figure.

— Et vous un malhonnête ! que le capitaine répondit. Allez-vous-en d'ici où je vous brûle la figure.

Le grand vieux haussa les épaules. Alors le capitaine sauta sur un de ses pistolets, l'arma et ajusta la figure des nuages. Le coup, au lieu de blesser l'homme à la barbe blanche, perça la main du capitaine ; ça l'embêta un peu, vous pouvez le croire. Il se leva pour aller donner un coup de poing dans la figure du vieillard, mais son bras retomba frappé de paralysie. Le grand vieux lui dit alors :

— T'es-tu un maudit ! Le ciel te condamne à naviguer toujours, sans pouvoir jamais ni relâcher, ni mouiller, ni te mettre à l'abri dans un port quelconque. Tu n'auras plus ni bière, ni tabac. Et puisque tu aimes à tourmenter les marins, tu les tourmenteras... car tu seras le diable de la mer ; tu courras sans cesse par toutes les latitudes ; tu n'auras jamais de repos, ni de beau temps ; tu auras pour brise la tempête ; et la vue de ton navire qui voltigera jusqu'à la fin des siècles, portera malheur à ceux qui l'apercevront.

— Je m'en f... ! fut toute la réponse du capitaine.

Et depuis, le voilier maudit, devenu le *Voltigeur Hollandais*, navigue au milieu

des gros temps et tout son plaisir est de faire du mal aux pauvres marins. C'est lui qui leur envoie des grains ou leur donne des fausses routes.

Tous les matelots qui ont roulé le bost sur les mers australes, aux abords du Cap de Bonne-Espérance, affirment avoir aperçu, un soir d'ouragan, le terrible navire voguer de concert avec eux, à la limite de l'horizon. Allez-vous dire que c'est là, chez tous ces rudes marins, un conte inventé à plaisir ? Même les moins imaginatifs, les moins loquaces, tous l'ont vu, de leurs yeux vu, durant des heures, glisser près d'eux entre les rafales. Alors ?

En 1931, un savant américain s'embarqua avec des pêcheurs de baleine pour le Cap de Bonne-Espérance et il eut, à son tour, le loisir d'examiner la fantastique apparition. Mais, au grand déplaisir des pêcheurs, il pulvérisa tout ce qu'il y avait de merveilleux dans le phénomène.

— Oui, constata-t-il à son retour, un navire errant, insaisissable, inabordable, flotte là-bas sur l'horizon. Mais ce n'est plus un voilier. C'est un cargo de pêche démesurément grossi ; ce n'est, hélas ! que l'ombre du navire sur lequel on se trouve qui se refléchit sur les nuages. Ce n'est même pas un mirage ou une hallucination, c'est un phénomène de réfraction analogue au fameux spectre du Brocken.

Tel est le secret du *Hollandais Volant*, à la légende près. Mais gageons que les baleiniers de la mer australe croiront longtemps encore apercevoir le navire du terrible capitaine.



Les vaisseaux-fantômes ne relèvent pas exclusivement d'une hallucinante légende : chaque année, quinze cents navires perdus bourlinguent sur les mers.

Le lendemain matin, le navire mystérieux qui refusait d'arborer aucun pavillon en réponse au salut du *Vautour*, fut rejoint par ce dernier. On remarquait, à distance, un désordre peu ordinaire à bord de ce sorte de bâtiment.

Intrigué, le capitaine du *Vautour* s'approcha du voilier à portée de fusil et cria dans son porte-voix :

— Oh ! du navire, oh !

Pas de réponse. Il hissa à nouveau le pavillon français. Pas de réponse à bord du navire silencieux.

— Tirez à boulet ! cria-t-il.

Le boulet saborda la grande voile qui s'en alla en bannière ; mais rien ne bougea sur l'étrange navire. Le capitaine du *Vautour* braqua alors sa lunette et eut un haut le corps.

— Ah ! ça, dit-il, est-ce qu'ils sont morts ? Je vois deux hommes couchés sur le pont et un autre debout, appuyé au grand mât. Mais ils ne bougent pas.

Le capitaine saisit une carabine, ajusta l'homme appuyé contre le mât et tira... L'homme vacilla mais resta debout.

— Il faut y aller voir ! suggéra un des enseignes.

Un canot fut mis à la mer. Le capitaine du *Vautour* et cinq matelots ramèrent rudement pour rejoindre le voilier. Sous la poupe, ils virent écrit en grandes lettres blanches *La Annunciacion*. Puis ils pénétrèrent hardiment par un des sabords du navire. Là, ils s'arrêtèrent anxieux, sortant leurs armes. Ils entendaient au-dessus de leurs têtes, sur le pont, un piétinement confus et singulier.

Alors, ils se ruèrent tous ensemble sur le pont, pistolet au point. Un spectacle hideux frappa leurs regards. Environ quatre-vingts malheureux étaient étendus, cloués au sol par les pieds et les mains ; leurs cadavres étaient déjà dévorés par une multitude innombrable de gros rats

Les riverains du Morbihan, près de Saint-Gildas, vous répondront que les pêcheurs de mauvaise vie, qui se soucient peu du salut de leur âme, sont parfois réveillés, la nuit, par trois coups de frappe, à leur porte, une main invisible. Alors ils se lèvent, poussés par une volonté surnaturelle. Ils se rendent au rivage, où ils trouvent de longs bateaux noirs qui semblent vides et qui, pourtant, enfoncent dans la mer jusqu'au niveau de la vague. Dès qu'ils y sont entrés, une grande voile blanche se hisse seule au haut du mât et la barque quitte le port, comme emportée par un courant rapide. On ajoute que ces bateaux, chargés d'âmes maudites, ne repaissent plus au rivage et que le pêcheur est condamné à errer avec elle à travers les flots jusqu'au jour du jugement dernier.

Aux explications légendaires faisons suivre la réalité, plus humaine mais plus atroce. C'est la maladie, l'avarie survenue par gros temps, ce sont les pirates qui ont souvent décimé l'équipage ou l'ont fait fuir ; à moins que les pirates eux-mêmes...

Ecoutez ce récit véritable :

Au mois de juin 1864, partit de Toulon le brick de guerre *Vautour*. Le 20 juin, le vaisseau aperçut, à la hauteur d'Alger, un grand voilier qui filait vers l'est, toutes voiles dehors.

dont le trottement perpétuel provoquait ce bruit étrange qu'on entendait d'en bas. L'homme adossé au grand mât portait un uniforme de commandant et était également cloué sur place.

Il fut, sur l'instant, impossible d'expliquer cet épouvantable carnage. Le capitaine du *Vautour* fit mettre le feu à *La Annunciacion* qui, à la nuit, s'abîma dans les flots.

On sut plus tard que c'était là un vaisseau de pirates espagnols qui avait été attaqué par un autre navire corsaire. Après sa victoire, le commandant du corsaire avait fait massacrer et clouer sur le pont tous les hommes de l'équipage de son rival et son rival lui-même...

Tel était, dans sa froide horreur, le secret de ce navire des morts. D'autres de ces secrets sont plus tragiques encore. Mais, passons.

Du Mary-Céleste au Girl-Pat

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les mystères errant au gré des mers. Un des plus célèbres — mais complètement élucidé aujourd'hui, semble-t-il — fut celui du voilier *Mary-Céleste*, qui entra, le vendredi 13 décembre 1872, dans le port de Gibraltar, piloté par trois matelots du *Dei-Gratias*. Voici ce que raconta aux autorités anglaises, le commandant du *Dei-Gratias* :

— Le 4 décembre, j'ai aperçu une voile dans le nord-est. En approchant, je reconnus un brick de trois cents tonneaux environ. Il ne répondit pas à mon signal. Je soupçonnai qu'il se passait quelque chose d'anormal à bord. N'apercevant personne à la barre, j'envoyai trois de mes hommes sur ce voilier. C'était le *Mary-Céleste*. Je vous l'amène. Il n'y avait plus aucune vie à son bord, à part un chat. Mais, circonstance curieuse, le livre du capitaine avait été commencé à la date du 4 décembre et portait ces quelques mots :

Beau temps. Il nous arrive aujourd'hui une chose très étrange...

D'autre part, termina le capitaine du *Dei-Gratias*, mes hommes ont découvert, dans la cantine des officiers, des tasses de thé encore chaud !

Il n'en fallait, on le devine, pas davantage pour surexciter et passionner les amateurs d'énigmes maritimes. Les hommes du *Dei-Gratias* touchèrent le montant de la prime prévue pour la prise d'une épave, quelque chose comme deux mille livres, et s'empressèrent de disparaître. Cette précipitation surprit trop tard les autorités de Gibraltar qui, redoutant d'avoir manqué de perspicacité, classèrent définitivement le dossier du *Mary-Céleste*.

Dès lors, des milliers de chercheurs se penchèrent sur cet extraordinaire mystère. Avant guerre, un grand journal parisien, *le Temps*, ne dédaigna d'organiser un concours entre les maîtres du roman d'aventure pour tenter de résoudre l'irritante énigme. Toutes les solutions apparurent invraisemblables. Par contre, en 1932, un romancier de la mer, imagina une audacieuse explication. Le *Mary-Céleste* s'était brusquement trouvé soulevé par l'émersion d'une île sous-marine qui était tout aussi brusquement rentrée sous les flots, avec l'équipage du voilier qui venait de prendre pied sur ce rivage inattendu !

Enfin, l'autre année, l'ancien cuisinier du *Mary-Céleste*, retiré près de Liverpool, se révéla soudain et déclara que jamais l'équipage du voilier n'avait disparu. Il était simplement passé sur le *Dei-Gratias*, afin que ce dernier bâtiment touche une importante prime d'assurances.

C'est comme cette toute récente histoire du *Girl-Pat*, ce voilier à moteur qui disparut, à l'insu de ses armateurs, le 1^{er} avril dernier, du port de Douvres. On devait l'apercevoir, un peu plus tard, en Espagne, où le capitaine Osborne, qui le montait, avec trois matelots, raconta que le yacht avait été loué par un milliardaire. A Dakar, une semaine après, le même capitaine affirma cette fois qu'il se rendait aux îles Sauvages, à la recherche du trésor du capitaine Kidd.

Le capitaine Osborne avait pris la mer, un soir où il avait trop bu de gin avec ses trois matelots. Ils avaient été le jouet de la folie du grand large et de la liberté. Ils n'avaient pas tardé à s'en repentir amèrement. Ils s'étaient finalement rendus de bonne grâce entre les mains du gouverneur de la Guyane anglaise, à Georgetown. Mais le plus curieux, c'est que les armateurs du *Girl-Pat* sont tous prêts à confier un autre bâtiment au capitaine Osborne. Ils ont, en effet, touché du Lloyd's pour le petit yacht considéré un moment comme perdu corps et bien, une somme de 180.000 francs. Plus que le *Girl-Pat* n'en aurait jamais rapporté.

Ainsi vont les navires fantômes !

Emmanuel CAR.

UNIC

SPORT

**STYLO IDÉAL POUR
LE GOUSSET DE MONSIEUR
LE SAC DE MADAME**

SES AVANTAGES
FERMÉ : TAILLE RÉDUITE
OUVERT : TAILLE DOUBLE

**CAPACITÉ D'ENCRE
DOUBLE DE LA NORMALE**

**ÉTANCHÉITÉ
ABSOLUE**

PEUT ÊTRE PORTÉ
DANS N'IMPORTE
QUELLE POSITION

**EN VENTE
PARTOUT**

60^{frs}

Gros : ETS UNIC
160, QUAI DE
JEMMAPES - PARIS

UNIC SPORT

OUVERT GRANDEUR
NATURE
FERMÉ GRANDEUR
NATURE

Pratique
Elegant

Colis "ETRENNES"

TROUSSEAU "PRATIC"

SPECIFICATION :

2 draps sans couture, toile 1/2 blanche extra. Le drap dessus garni d'un jour fantaisie, encadré de 2 jours échelle. Dimensions 3 m. 25 x 2 m. 20.

2 taies shirting renforcé, ourlées jour. Assorties à la paire de draps.

6 torchons trame lin. Extra-solides. Environ 80 x 75.

6 serviettes toilette éponge. Bonne qualité. Environ 85 x 50.

1 joli service de table « ORTHEZ » comprenant :

1° Une nappe coloris modernes, grand teint. 160 x 160.

2° 6 Serviettes assorties.

12 mouchoirs blancs, ourlés jour, belle qualité.

Soit 35 pièces de linge de 1° choix d'une valeur commerciale de 250 francs, pour seulement **210^{frs}**

Le nombre de ces « Colis de Propagande » réservés à nos lecteurs et abonnés étant strictement limité, pour profiter de cette « affaire sensationnelle » passez-nous commande tout de suite. Elle vous sera expédiée franco contre remboursement, sans aucun frais. Indiquer la gare destinataire.

Envoyez vos ordres et mandat à

M. MILLOT

50, rue de Châteaudun, PARIS

240 fr. le mille adres. main et gr. gains à corr. Répondons gratis à dem. rens. Ecrire : Ets Natan, Boite 55, Paris (8°).

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle ?

LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE

ALA PORTÉE DE TOUS

Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique

Envoi à domicile contre **2 fr. 50** en timbres-poste

PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)

P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR
(Traité d'Éducation Intime)

MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE

Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14°

BRILLANT



BUHLER

FAIT TOUT BRILLER

**ARGENTERIE
VITRES ET GLACES**

VOUS EN AVEZ BESOIN

Avoir un "CHRONO" n'est pas un luxe, mais une nécessité.

Grâce à notre service d'études et à notre vente directe, il vous est dès maintenant possible d'avoir le chronographe simplifié **ALTA** donnant l'heure au 1/5^e, les vitesses et les rendements.

Formé d'un élégant boîtier chromé, à verre invulnérable, préservant efficacement un mouvement sûr et robuste, il est vendu pendant un temps limité, muni de son Bulletin de Garantie de 5 ANS, numéroté et enregistré aux prix exceptionnels **32^{frs}**

Modèle de poche **49 fr.**
Modèle bracelet

Envoi contre remboursement

D. ALTA 120, rue de Rivoli PARIS
Métro Châtelet

NARCISSE BLEU

**COLOGNE
LOTION
EXTRAIT
POUDRE**

ROUGE À LÈVRES

MURY

Débouchez vos lavabos proprement, économiquement

avec le Laxabo, le ramoneur des lavabos, un nouveau produit qui dissout les cheveux, graisses, savons, qui obstruent à la longue les siphons des appareils sanitaires. L'opération est instantanée et ne coûte que quelques sous.

Exigez le vrai Laxabo. Se méfier des imitations qui peuvent abîmer l'émail et les tuyauteries.

LAXABO

En vente dans les grands magasins et bonnes maisons. A défaut : Laxabo, 22, Boulevard Malesherbes - Paris (8°).

CECI INTÉRESSE

**TOUS LES JEUNES GENS
ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES
ET MÈRES DE FAMILLE**

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement, à ses heures, et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 22.600 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire.

Broch. 22.605 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 22.610 : Carrières administratives.

Broch. 22.616 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 22.620 : Emplois réservés.

Broch. 22.625 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radio-télégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 22.630 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 22.635 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 22.640 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto, carrières accessibles aux polyglottes.

Broch. 22.645 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 22.650 : Marine marchande.

Broch. 22.657 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 22.662 : Arts du Dessin (cours universel de dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 22.665 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse, retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 22.670 : Journalisme : secrétariats. Éloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 22.675 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 22.680 : Carrières coloniales.

Broch. 22.684 : L'Art d'écrire et de parler en public.

Broch. 22.688 : Carrières féminines.

Broch. 22.692 : Pour les enfants débiles.

Broch. 22.696 : Coiffure, manucure, pédicure, massage.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16°), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

M^{re} DORNY RENSEIGNEMENTS
MARIAGES

Toutes missions. 1, place Wagram, Paris 17°

NOUVELLE AGENCE FLORÉAL

Relations mondaines exclusives
TOUS RENSEIGNEMENTS

DISCRÉTION

39, RUE DE CHATEAUDUN (fond de la cour)
(escalier gauche, 3^e étage porte gauche)

TRINITÉ 81-28

Mlle FLORÉAL de 10 h. à 20 h. et les dim. et fêtes de 11 h. à 17 h. Ses relations personnelles, choisies.

Pour la Publicité dans " DÉTECTIVE " s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris 9° — Tri. 81-12

FORCE SANTÉ VIGUEUR

par

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRARD à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE : SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE : ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE : MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE : VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE : SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sclérose, Arthritisme, Arthério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

GRANDS PROCÈS

L'Étrange Affaire de Belleville

Défendu par M^{es} Massicault et Wagner, Henri Momboisse, dont la voiture écrasa l'adjudant chef Tavernier, a été acquitté par les jurés de Versailles. M^e Paul Boncour obtint 150.000 fr. de dommages-intérêts pour la veuve et 60.000 fr. pour chacun des deux orphelins.



CHRONIQUE DU CHÂTIMENT

Le douloureux procès que celui d'Henri Momboisse, qui tua avec son automobile l'adjudant Tavernier dans des circonstances particulièrement dramatiques ! Le jury de Seine-et-Oise a acquitté Henri Momboisse ; il a pensé que la mort n'avait pas été volontairement provoquée, que l'effolement de l'automobiliste était la seule cause de ce malheur. Mais il n'en reste pas moins, comme le plaide M^r Paul-Boncour, au nom de la partie civile, que cet épilogue de la discorde des Français retentit douloureusement au cœur de tous ceux qui souhaitent — à l'intérieur du pays — l'apaisement.

Sur un plan, hélas ! plus banal, c'est encore un drame passionnel qui a trouvé auprès des jurés parisiens une sanction de principe : Pierre Goudenèche, employé du gaz, qui tua M. Laporte, courtier en vins, l'amant de sa femme, a été condamné à deux ans de prison avec sursis.

Cinq ans de prison avec sursis à Victor Clément, ouvrier métallurgiste qui poignarda Louis Lepère, chauffeur de « grande maison ». Les circonstances du crime étaient très spéciales : Lepère avait invité Clément et sa femme à faire, dans la voiture de ses patrons, un soir, une promenade au Bois. Au milieu du bois, il leur proposa de joyeux ébats. Indigné, Clément refusa et le chauffeur, pour se venger, prétexta une panne d'essence et obligea ses invités à rentrer chez eux à pied. Le lendemain, Lepère demandait des explications au chauffeur et cela se terminait par un coup de poignard.

On n'a pas vu en correctionnelle la fausse comtesse de Maupin, tenancière d'une agence matrimoniale, qui avait escroqué un sujet ottoman, M. Baghos Noroglou. Un nouveau jugement de défaut a condamné la simili-comtesse à treize mois de prison.

Il faut signaler le cas de ce jeune aide-comptable Jean-Joseph de Rudnicki qui avait cru très malin, le 16 octobre dernier, de ne pas se soumettre aux exercices de défense passive de Paris, en allumant, dans la rue, un feu de bengale rouge. Le tribunal l'a condamné à deux cents francs d'amende, ce qui fait, avec les décimes fiscaux, deux mille cinq cents francs ! Avis aux amateurs.

Plus sévères que leurs collègues parisiens, les jurés de Montauban ont condamné à cinq ans de réclusion André Ségaud, meurtrier de sa femme.

C'est la cour d'assises de la Côte-d'Or qui va être chargée de juger Gabriel Socley : l'assassin présumé de la petite Nicole Marescot trouvera-t-il à Dijon des juges plus cléments qu'à Chaumont ? Il faudra encore plusieurs journées d'audience et pour les parents de la pauvre petite martyre ce sera le recommencement du supplice. Tout cela pour une erreur juridique commise par le président des assises.



N'a pas oublié les émouvantes circonstances de la mort des deux enfants Chénaux, Wally et Marie-Christine, fillettes de sept et quatre ans, asphyxiées au gaz d'éclairage.

C'était au début de novembre. En pleine nuit, à trois heures du matin, une voisine de palier, Mme Leclain, fut alertée par l'odeur du fluide meurtrier. On se hâta de porter secours aux petits et à leur jeune bonne, Marguerite Couret chargée de veiller sur eux, alors que leur maman, laborieuse infirmière, était retenue jusqu'à l'aurore auprès d'une malade.

Hélas ! quand les voisins intervinrent, le drame était consommé, les pauvres fillettes étaient mortes.

Mais leur petit frère vivait encore. La bonne également, qui fut bientôt remise de son intoxication.

Celle-là avait reçu, la veille, son congé, de Mme Chénaux, à qui ses enfants avaient rapporté les sévices que leur infligeait Marguerite, fille pernicieuse qui les frappait, leur faisait fumer la cigarette et les abandonnait, le soir, au cinéma, pour aller rejoindre ses amants.

La coïncidence du renvoi de la domestique et du dramatique décès des petites « rapporteuses » apparut donc comme singulièrement troublante. D'autant que la petite Wally portait au genou une blessure à vif, témoignant que Marguerite Couret l'avait encore brutalement maltraitée, quelques heures avant l'asphyxie.

Mme Chénaux se persuada, dans sa douleur, que ses fillettes avaient été victimes de l'atroce vengeance de sa bonne. Sa conviction gagna les enquêteurs. Et tout la presse quotidienne se fit l'écho de la terrible accusation.

Seul *Détective* émit des réserves, mettant en garde, contre le danger d'une impitoyable erreur judiciaire, le tribunal appelé à juger de l'affaire.

Nous analysons les circonstances du drame, en faisant ressortir que si la présumée coupable — obstinée à défendre son innocence — avait omis de fermer le compteur à gaz, il était cependant établi, par les déclarations des premiers témoins, que le tuyau reliant cet appareil au fourneau était



La sœur de l'accusé et M^e Raymond Hubert (à droite). — Au premier plan, M. Larricq, juge d'instruction. — En bas, Marguerite Couret, accompagnée d'inspecteurs arrive pour la reconstitution.

trop court ; que, par ailleurs, Mme Chénaux ayant nettoyé sa cuisine ce jour-là, il était plausible qu'elle eût, à son insu, distendu le tube de caoutchouc ; que le fait que le lit de la bonne n'était pas ouvert et que le petit Jean portait encore son corset témoignait que, au moment où le gaz avait commencé à se répandre, Marguerite et le garçonnet qui partageait sa chambre, étaient absents — d'où leur très légère intoxication. Et nous terminions par ces mots la relation de notre enquête personnelle :

Marguerite Couret est une fille trouble, pleine de replis ténébreux, une créature perverse, pourrie, maudite, sur laquelle on ne saurait s'attendrir. Mais en relisant les lignes que nous avons sougnées, relatant les constatations des premiers témoins, on se demandera si elle est réellement l'auteur monstrueux de l'étrange affaire de Belleville...

A son tour, le scrupuleux juge d'instruction, M. Larricq, s'est posé l'anxieuse question.

Il avait tout d'abord, sur la foi des déclarations de la malheureuse mère et de la triste mentalité de Marguerite Couret, inculpé celle-ci d'homicide volontaire. Mais après un mois d'examen, le dossier lui apparut trop dépourvu d'éléments probants pour envoyer l'inculpée devant les Assises avant d'avoir repris l'enquête à son point de départ.

La douloureuse tragédie fut donc reconstituée vendredi dernier, en présence de Mme Chénaux, de l'accusée, des premiers témoins, de l'avocat de la partie civile, M^r Weyl et des avocats de la défense, M^r Wilhelm et M^r Raymond Hubert.

— Malheureuse ! s'écria en sanglotant la pauvre mère, en avançant d'un pas vers sa muette ennemie.

Mais M. Larricq mit trêve à ces pénibles imprécations. Et ne se souciant que de serrer de près la vérité, il harcela les témoins de questions, auxquelles tous répondirent en confirmant les révélations qu'ils avaient déjà fournies à *Détective*.

De plus, M. Larricq constata que le tuyau saisi ne s'adaptait qu'avec difficulté au fourneau à gaz. Il releva également que pas une seule des déclarations de Marguerite Couret, relatives à son innocence, n'étaient démenties par aucune preuve contraire. Dès lors, il dit :

— Il n'y a rien qui puisse me permettre de faire condamner cette fille en qualité de criminelle. Je lève donc l'inculpation d'homicide volontaire. Marguerite Couret sera poursuivie pour les sévices qu'elle infligea aux malheureuses petites filles. Elle ne comparaitra donc point devant les Assises, mais devant la correctionnelle. Sa condamnation ne se sera pas une erreur judiciaire...

Nous ne saurions que féliciter l'excellent juge d'instruction de son louable souci d'équité, d'autant plus que nous avons été les premiers à manifester nos scrupules dans ce grave et triste procès.

N. P.

De gauche à droite, les défenseurs M^{es} Thaon, Théodore Valensi et Yves Charpentier; les accusés: M. Coures, M^{lle} Jeanne, M^{me} Coures et M^{me} Ernestine R...



Les suites d'un voyage au "Trou de la Lune"

M ET MME COURES exploitent près des Grands Boulevards, du côté de la rue de Cléry, un hôtel qui ne jouit pas, au commissariat de police dans le ressort duquel il se trouve, d'une excellente réputation.

Le nombre des clients qui prétendent y avoir été entolés a pris, en ces derniers mois, une proportion inquiétante. Les plaintes des victimes ont provoqué l'ouverture d'une instruction et le juge a renvoyé devant le tribunal correctionnel de la Seine les hôteliers, leur femme de chambre M^{lle} Jeanne, et une dame, Mme Ernestine R..., accusée légèrement, ainsi que l'ont prouvé les débats, d'avoir été la complice d'un vol.

L'hôtel des époux Coures a cette particularité, bien connue des inspecteurs spécialisés dans la répression des entolages, d'avoir deux issues: ce qui permet à la « cliente », après que son amant de rencontre a été dépouillé, de profiter du trouble de l'incident, des premières réclamations pour filer par l'autre porte. Cette première particularité constitue, dans le langage judiciaire, une présomption; elle est renforcée par les témoignages des victimes. Et leur défilé fut, à la barre de la 14^e chambre, des plus réjouissants.

Un rapide interrogatoire du président Teillard de Nozerolles, en guise de prologue:

L'hôtesse, d'abord, jolie jeune femme, aux nattes brunes enroulées en torsade et à peine visibles sous un feutre taupé:

— Je suis navrée de ce qui arrive. Je n'y comprends rien.

La dame mêlée à tort à cette fâcheuse histoire:

— Je n'y comprends rien.

La femme de chambre:

— Je n'y comprends rien.

L'hôtelier modifia la formule:

— Je n'ai rien à dire.

En somme, personne n'y comprenait rien, mais le président Teillard de Nozerolles comprenait, lui, que la chose était au fond assez claire: on entraînait dans l'hôtel, avec un portefeuille plus ou moins garni de billets; on en ressortait, le portefeuille vide.

Le premier plaignant est un chimiste, M. Antonin. (On nous excusera de ne citer que les prénoms.) M. Antonin ressemble étonnamment au professeur Piccard; mais il y a moins de danger à fréquenter la stratosphère que certains hôtels.

Tortillant entre ses doigts un large feutre noir, M. Antonin indique qu'il rencontra dans le café « Au trou de la lune » une dame et qu'il eut la faiblesse de céder à son invitation. La dame le conduisit dans un hôtel, rue Beauregard.

M. ANTONIN. — Mais l'entrée ne me disait rien. Alors la dame a fait demi-tour et nous sommes allés rue de Cléry. J'ai appris ensuite, trop tard, que c'était la même maison.

LE PRÉSIDENT. — Alors, dites-nous, que s'est-il passé?

M. Antonin semble interloqué par cette question, apparemment trop indiscrète.

LE PRÉSIDENT. — Je ne vous demande pas ce qui s'est passé au point de vue du..., au point de vue de... (Gros rires dans la salle.) Mais comment vous avez été

volé. Vous aviez bien fermé la targette?

M. ANTONIN. — Sous prétexte d'aller prendre du savon, la femme a ouvert la porte.

LE PRÉSIDENT. — Et elle a fait beaucoup de bruit quand vous étiez sur le lit? (Nouveaux rires.)

M. ANTONIN. — Pas énormément.

Bref, le chimiste avait six cents francs dans son portefeuille. Il n'en a plus retrouvé que cent.

LE PRÉSIDENT. — C'est encore une attention délicate; pour le cas où il vous serait arrivé un accident.

Tel est le récit objectif des faits. Il s'agit maintenant de désigner la coupable. M. Antonin passe en revue les quatre inculpés qui sont assis sur le banc; une sorte de conseil de révision judiciaire.

— Je la reconnais: c'est elle!

MME ERNESTINE. — Monsieur, vous en avez menti!

M^{re} Théodore Valensi affirme que le chimiste est « plus souvent occupé dans les vignes du seigneur » que dans son laboratoire. Quant à Mme R..., elle pince les lèvres et affirme sur un ton de plus en plus indigné que jamais elle n'a mis les pieds dans l'hôtel tenu par les époux Coures.

Mais elle reconnaît qu'elle va prendre l'apéritif, presque tous les soirs, au « Trou de la lune », où elle attend son mari; tous deux regagnent ensuite leur domicile.

Le patron du café et le garçon qui sert habituellement Mme R... témoignent en sa faveur.

LE PRÉSIDENT (au patron). — C'est vous qui tenez « le Trou de la lune »?

M^{re} VALENSI. — Vous pouvez éclairer, monsieur, le tribunal.

LE PATRON DU CAFÉ. — Je n'ai jamais vu Mme R... agiter un consommateur.

La poitrine de Mme R... exprime par un halètement rapide son intense émotion.

MME R... — Je suis une femme du monde.

La cause de Mme R... déjà est gagnée. Visiblement, elle est innocente. Mais l'aventure est plutôt désagréable pour elle; elle a d'ailleurs déposé une plainte en dénonciation calomnieuse contre le chimiste.

Ensuite, un boucher, M. Alfred; c'est le fournisseur des époux Coures. Quand il se fut aperçu du vol de 350 francs, il fit une scène à ses clients. Un expéditeur anonyme lui retourna le lendemain son argent sous enveloppe cachetée.

Mais le comique atteint son maximum quand apparaît à la barre M. Hubert, un vieillard de 77 ans, dont les jambes flageolent. Il donne son identité d'une voix chevrotante.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez été racolé boulevard Bonne-Nouvelle. A votre âge, c'est bien, c'est magnifique (Eclats de rires.) et dépouillé de 200 francs.

M^{re} THAON. — Monsieur est le doyen des entolés; il a droit à toute notre respect.

On entend encore un Tchecoslovaque, un directeur commercial...

M^{re} Valensi plaide pour Mme R..., qui est acquittée. M^{re} Thaon pour les époux Coures, qui sont condamnés à 4 mois de prison, et M^{re} Yves Charpentier pour M^{lle} Jeanne, qui attrape 8 mois sec.

Jean MORIERES.



Le docteur Hecker a-t-il ou n'a-t-il pas reçu son diplôme de médecin? En attendant l'exécution des commissions rogatoires, il exerce encore à Flavy-le-Martel. La cour de cassation a désigné la cour d'assises de la Côte d'Or, pour juger à nouveau Gabriel Socley.



COURRIER JURIDIQUE

R. G., Toulon. — Nous pensions qu'il s'agissait d'autre chose que d'un reportage sur le bagne. Actuellement, ce reportage est prématuré, puisque nous venons, à diverses reprises, de publier des informations sur le bagne. Nous verrons plus tard.

Pierre M., Nancy. — Merci de votre intéressante communication. Vous avez eu raison de nous signaler l'erreur qui s'était glissée dans un précédent avis.

Mme A., Clichy-sous-Bois. — Le père a conservé le droit de s'opposer à ce que son fils mineur prenne un emploi déterminé. Néanmoins, en raison de l'abandon moral dans lequel il a laissé l'enfant, on pourrait envisager de saisir le procureur de la République d'une requête en déchéance. La question est délicate.

Mme L., Roanne. — La prochaine loi d'amnistie ne sera certainement pas applicable aux condamnations prononcées pour vol, même avec sursis. Nous vous conseillons plutôt d'attendre le délai légal pour engager une demande de réhabilitation, qui doit être formulée sur papier timbré et adressée au procureur de la République de votre domicile.

M. A., Pertuis. — Il vous faut aller consulter un avocat. L'examen des documents est indispensable pour formuler un avis sérieux.

Mme K., Brest. — Envoyez-nous des renseignements détaillés. Pour l'instant, il nous est impossible de faire procéder à l'enquête que vous désirez. Après études des documents, nous vous donnerons une réponse définitive.

Louis S., Paris (13^e). — Le délai d'appel a été réduit par les décrets-lois d'octobre 1935 à un mois après la signification du jugement.

Mlle Renée B., Toulouse. — Le témoignage d'un enfant majeur dans un procès de divorce peut être assurément recueilli, mais les magistrats répugnent d'ordinaire à faire comparaître un témoin, qui se trouve souvent pris dans un conflit familial douloureux.

Les autres membres de la famille sont, évidemment, aptes à fournir aux juges toutes les précisions nécessaires.

Pierre T., Paris (7^e). — Nous avons déjà répondu à votre question qui est, évidemment, d'un réel intérêt pratique: nous répétons que le mandat donné à un agent d'affaires pour recouvrer une indemnité (à la suite d'un accident ou pour tout autre motif) peut être valablement révoqué, à tout moment, sauf à régler au mandataire les débours qu'il a effectués et la rémunération légitime du travail qu'il a accompli.

Mlle Suzanne B., Blois. — Le rôle des « enquêteuses sociales » consiste à faire des recherches sur le milieu où vit l'enfant, qui fait l'objet d'une information judiciaire et à donner ainsi au tribunal les renseignements nécessaires pour prendre les mesures les plus aptes à son relèvement.



Madame Veyrac, la femme de l'accusé, est venue attendre le résultat de la confrontation.



Après sa confrontation avec le convoyeur des postes, Veyrac quitte le cabinet du juge d'instruction. Sa figure s'éclaircit d'un sourire crispé, presque un rictus.

M

GIACOMONI, juge d'instruction, avait la grippe. Il était venu au Palais, ce matin de Noël, avec une fièvre qui se serait mieux accommodée d'aspirine que de l'interrogatoire d'un prévenu.

M^e Torrès, défenseur du surveillant du train 759, arriva à Nice à onze heures. Le train bleu avait une heure de retard.

— C'est le directeur de la Compagnie qu'on devait arrêter, déclara, souriant, l'avocat, en pénétrant en coup de vent dans le cabinet du juge.

Dehors, un soleil de mai, un soleil de résurrection rayonnait dans un ciel sans nuages. Cette matinée de Noël ressemblait à un jour de printemps.

Pourtant, le drame qui avait commencé il y a huit jours, lorsque le surveillant Veyrac, inculqué du meurtre de Mme Garola, avait été placé sous mandat de dépôt, continuait à développer son scénario pathétique derrière la porte à tambours du magistrat instructeur.

En vérité, depuis le soir où le contrôleur a été mis sous les verrous, arrestation qui a provoqué ici un gros remous de surprise, l'enquête n'a guère avancé.

Faut-il s'en étonner ? C'est un vieux principe qu'une enquête mal engagée à ses débuts est difficile à remettre dans le bon chemin par la suite. L'inculpé a eu le temps de se ressaisir. Les témoins sont hésitants.

L'instruction languit. Chaque jour qui passe est un jour perdu...

Depuis l'arrestation de Veyrac, un seul témoignage a été recueilli : celui de la famille Goiran, de Marseille, qui voyageait entre Nice et Menton lorsqu'on découvrit le cadavre de Mme Garola. Ce témoignage ne paraît point arbitrer les dépositions contradictoires de Veyrac et du convoyeur Cacavelli, et c'est pourquoi M. Giacomoni, en présence de M^e Torrès, de M^e Jacques Cotta et Landri, défenseurs de Veyrac, a dû confronter à nouveau les deux hommes.

Ce sont ces contradictions, relatives à l'attitude du contrôleur entre Nice et Menton, qui ont déterminé, on s'en souvient, le juge d'instruction à inculper Veyrac.

Nouvelle confrontation

Avec un accent provençal appuyé, cet accent que l'on entend chanter entre Marseille et Valence sur le quai des gares, Veyrac répéta ce qu'il n'a jamais cessé de déclarer :

— Lorsque le train quitta la gare de Villefranche-sur-Mer, je me trouvais juste à la hauteur du compartiment où était étendue la voyageuse. Après avoir frappé à la vitre, j'entrai et je dis : « Contrôle, s'il vous plaît. » N'obtenant aucune réponse, j'ai touché

L'AFFAIRE C

LES 2 THÈSES:

CRIME DE SADIQUE
soutiennent les uns

Mme GAROLA ÉTAIT
MENACÉE
répliquent les autres

l'épaule de la femme, qui n'a pas bougé. Etonné par cette immobilité, je suis allé dans une voiture voisine demander au postier Cacavelli de m'accompagner. Je suis revenu au compartiment. Cacavelli est entré avec moi. J'ai soulevé la couverture et j'ai vu que le corps était inerte. C'est en vain que je l'ai secoué. J'ai dit à Cacavelli : « Cette femme est morte. Nous allons avoir des histoires. » Comme nous entrions en gare de Beaulieu, j'ai demandé au chef de gare de cette station d'aviser la police.

— Mais quand avez-vous vu le bâillon pour la première fois ? insista le juge.

Veyrac expliqua que lorsqu'il rabattit la couverture, il n'eut pas l'impression que la femme avait été bâillonnée. Le cache-nez, en effet, dissimulait, assurait-il, le bâillon et le tampon d'ouate. Violamment ému, il sortit aussitôt du compartiment en se demandant ce qu'il allait faire.

C'est à ce moment que Mme Goiran, qui se trouvait dans le couloir, remarqua les débris de l'ampoule de chlorure d'éthyle sur le plancher du compartiment.

— C'est grave, conseilla-t-elle, avisez la police ! Le train arrivait alors en gare de Beaulieu-sur-Mer.

Cacavelli, qui était entré chez le juge, la tête abritée derrière un journal pour décourager les photographes, prit un ton mélodramatique.

C'est certainement un brave homme, Cacavelli. Mais il n'est pas très courageux. Depuis l'affaire, il n'est pas dans son assiette. Il sent bien qu'il porte en partie, sur ses épaules, le poids redoutable de l'accusation.

— Voyons, M. Veyrac, vous n'êtes pas sincère. Les choses ne se sont pas passées comme vous le dites... D'abord, je ne suis pas votre ami... Je ne vous ai jamais vu... Quand vous êtes venu me chercher, après Villefranche, je vous ai accompagné à regret. Les rideaux du compartiment étaient tirés. Moi, je suis resté dans le couloir et je n'ai rien vu... C'est vous qui avez dit : « Il n'y a pas moyen de la réveiller. » A partir de ce moment-là, j'ai tout ignoré...

L'occasion était trop belle pour que M^e Torrès n'intervienne pas :

— Voilà un témoin peu curieux, remarque l'habile avocat. Comment ! on va vous chercher en vous disant : « Il y a une femme qui ne se réveille pas. » Vous accompagnez le surveillant, mais parvenu au seuil du compartiment, vous tournez le dos. Vous ne voyez rien. Pourquoi êtes-vous venu alors ? Mme Goiran intervient, Veyrac descend en gare de Beaulieu avertir le chef de station, la police monte à Monaco, mais vous persistez à tout ignorer. Dans ce pays où l'on n'a pourtant pas l'habitude d'observer une discrétion exagérée, vous voyagez une demi-heure à côté d'une femme « qu'on ne peut pas réveiller » (on vous l'a dit), sans poser la moindre question, sans vous intéresser à un drame dont vous êtes un des premiers témoins ? C'est pour le moins surprenant...

"Pas d'histoires!"

Et Veyrac, qui n'est certainement pas un esprit subtil, mais dont les répliques ne manquent parfois pas d'opportunité, de rappeler qu'à Menton, Cacavelli refusa de donner son nom et son adresse aux gendarmes en s'écriant :

— Je ne veux pas d'histoires ! Pas d'histoires ! Il apparaît bien que Veyrac, comme Cacavelli, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, inventé la poudre, aient agi, dès le début de l'affaire, comme si ils avaient été surtout impressionnés par les conséquences administratives du drame.

A Menton, Veyrac déclara :

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !
Et il ne cessait de répéter alors :
— Si j'avais insisté aux Arcs pour contrôler cette femme, peut-être aurait-on pu la sauver...
Notons en passant que le Strasbourg-Vintimille passe aux Arcs à 6 h. 58 et que les contrôleurs ont des instructions pour ne pas réveiller les voyageurs des trains de nuit avant 7 h. 30.

— De toute façon, fit remarquer M^e Torrès, quels qu'aient pu être les propos tenus, Veyrac donna l'alarme à Beaulieu, c'est-à-dire au premier arrêt du train.

Ainsi finit, en ce jour de Noël, l'interrogatoire du contrôleur.

Veyrac sortit du cabinet de M. Giacomoni, tout guilleret.
— Ça marche, annonça-t-il aux journalistes.
Et il posa pour les photographes, cependant qu'en bas, dans la salle des pas-perdus, sa femme et son beau-père attendaient avec anxiété.

Des contradictions de détail suffiront-elles à maintenir en prison le surveillant du rapide 759 ? Pour soutenir cette inculpation, il reste les fameuses scènes obscènes qui se seraient déroulées dans le Strasbourg-Vintimille, alors que Veyrac, coïncidence évidemment fâcheuse, était de service.

Mais dans quelle mesure, déclarent les défen-

Mme GAROLA

seurs, peut-on dire que les faits rapportés par la mystérieuse voyageuse du 21 juillet se sont répétés ?

Nous avons dit comment l'hypothèse du crime — ou plutôt du meurtre accidentel de sadique — prit corps dans l'esprit des enquêteurs.

C'est une lettre anonyme qui, on s'en souvient, a fourni à la thèse des policiers son arme la plus redoutable.

Quatre jours après la découverte du crime, cette lettre était envoyée sous double enveloppe à M. Al-lardi, l'ami de Mme Garola, en le priant de remettre la seconde enveloppe à M. Curty, chef de la sûreté à Nice.

Les enquêteurs l'ayant lue, firent paraître une annonce discrète dans un journal local, demandant à la personne qui l'avait envoyée de se faire connaître. C'est ce qu'elle fit. C'est une dame parfaitement honorable qui habite Sainte-Maxime et qui a renouvelé de vive voix devant le magistrat les déclarations de sa lettre.

Nous les résumons à nouveau : le 21 juillet dernier, dans le train Vintimille-Strasbourg, le même train dans lequel a été tuée Mme Garola, la voyageuse se trouvait seule dans son compartiment lorsque, dans la soirée, le contrôleur est rentré. Cet homme lui tint des propos étranges puis il lui demanda de montrer ses jambes. Il avait un visage si tourmenté, si torturé, qu'elle n'avait osé crier, ni s'enfuir. Alors, avec des gestes de somnambule, l'étrange individu défit ses vêtements et se livra, devant la voyageuse, et sans d'ailleurs la toucher, à un manège obscène. Quand il eut fini, il partit sans plus dire un mot. Par peur du scandale, et de paraître un peu ridicule, la dame n'avait pas osé porter plainte. Mais en lisant le récit de la découverte tragique dans le rapide 759, elle avait revu, dans son souvenir, cette scène pénible et pensé qu'elle pouvait avoir un rapport avec ce qui avait pu arriver à Mme Garola.

On chercha à identifier le contrôleur du rapide du 21 juillet. Il avait le même nom que celui qui assurait son service dans le train où fut tuée Mme Garola : Veyrac.

Et la police de dire : « Si Veyrac avait la funeste habitude de rechercher, dans les trains de nuit qu'il contrôlait, le spectacle des belles voyageuses endormies, pourquoi n'aurait-il pas songé, pour satisfaire sa passion avec plus de sécurité et même pour rendre son plaisir plus troublant, à anesthésier ses victimes, puis à leur ligoter les bras ?... »

Une perversion de timide

Et, ici, la police se retranche derrière les observations de la science : l'exhibitionnisme est une perversion de timide. La peur du scandale pouvait avoir amené Veyrac à réduire ses victimes à l'impuissance. Et les sadiques de cette espèce ne vont pas, on le sait, jusqu'à accomplir l'acte sur le sujet lui-même. Ils puisent leur plaisir dans une émotion toute personnelle.

L'exhibitionniste, quoique souvent jeune et d'apparence vigoureuse, ne demande rien à la femme devant laquelle il se montre. Rarement même il lui parle. Pourtant, les médecins, les psychiatres qui ont étudié cette forme de la perversion sexuelle, sont unanimes à noter que le plaisir de faire honte s'allie généralement, chez ces malades, au plaisir érotique. Il faut que le sujet soit choqué ou tout au moins intrigué par le geste, et c'est pourquoi le sujet choisi est généralement une femme d'allure convenable ou la jeune fille innocente. L'exhibitionniste, en un mot, fait dépendre son plaisir de l'attitude à son égard, du témoin de son geste. Il veut être aperçu, et même blâmé et rabroué.

Notons-le, tout de suite, dans l'affaire Garola, si

nous nous trouvons en présence d'un crime de sadique, le pervers n'a pas fait dépendre son plaisir de la réaction de sa victime devant son geste, puis-que, tout au contraire, il a pris soin de la bâillonner et de l'endormir. Mais l'essentiel de toute perversion sexuelle, c'est au fond la recherche d'une jouissance et chaque cas serait à étudier.

Les spécialistes des observations sexologiques distinguent d'ailleurs plusieurs formes cliniques de l'exhibitionnisme :

L'exhibitionniste vulgaire qui, dans l'impossibilité d'obtenir des rapports sexuels normaux, recherche à distance des jouissances solitaires. Les satyres honteux de nos jardins publics en forment le type le plus fréquent.

Les exhibitionnistes cyniques, qui pèchent par excès d'audace et qui sont le plus souvent des déséquilibrés plus ou moins déçus. Les timides sexuels,



L'employé des postes Cacavelli, entouré par les journalistes, après son audition par le juge d'instruction.

dont la honte est autant un excitant qu'un obstacle. Les impulsifs, les obsédés, avec lutte anxieuse et détente après l'accomplissement du geste défendu. Car, bien souvent, cette tare se manifeste chez des individus en apparence normaux, et chez qui rien ne permet de déceler la pénible manie.

Havelock Ellis, le grand sexologue américain a recueilli, à travers les études faites dans le monde entier, et, parmi ses propres observations, des cas bien curieux.

Le cas vraiment typique, c'est celui de cet homme d'affaires parisien qui avait pris l'habitude de s'exhiber, dans les églises, devant des femmes en prières. On l'arrêta plusieurs fois. Il finit par ruiner sa situation commerciale à Paris et dut s'établir dans une petite ville de province. Son triste vice le reprit. Il recommença à s'exhiber, et fut envoyé en prison. A peine remis en liberté, il retourna dans la même église, y accomplir le même acte. Puis il revint à Paris et, peu de semaines après, on l'arrêta de nouveau en train de s'exhiber à Saint-Roch.

Les médecins l'examinèrent avec soin, mais sans réussir à mettre à jour les origines et les causes de cette singulière perversion.

Le malade ne pouvait ni expliquer son geste ni dire pourquoi il était attiré par les églises. Il savait seulement qu'il devait le faire à l'église. Mais il n'avait aucune idée de profanation. Il allait là, avec une sorte de résignation triste, comme un homme fasciné. « Je sais, disait-il, quelle répulsion ma conduite doit inspirer. Pourquoi suis-je fait ainsi ? qui me guérira ? »

Dans l'affaire du Strasbourg-Vintimille, si l'on admet que Veyrac, dédoublé en maniaque sadique, a tué accidentellement Mme Garola, — ce qui suppose également qu'il transportait avec lui des chaînes, du chlorure d'éthyle, un cache-nez, un bâillon, alors qu'on l'a vu sans valise en gare d'Avignon, — il faut situer le crime dans le temps.

Où a eu lieu le crime ?

Entre 4 heures et 6 heures, répond l'autopsie. Le rapide 759 entre en gare de Marseille à 4 h. 32. Il en repart à 5 heures pour arriver à Toulon à 5 h. 59.

Entre Avignon et Marseille, Veyrac a voyagé avec un ami qui a été entendu. Ce serait donc entre Marseille et Toulon, qu'il a étouffé Mme Garola. Le train est presque complet. Des voyageurs montés à Marseille circulent dans les couloirs. A tout moment, n'importe lequel d'entre eux peut remarquer les allées et venues du contrôleur. Mauvais moment, suggère la défense, pour satisfaire un vice et pour maquiller un crime.

La police réplique :
— Il y a tout de même un assassin. Or, toutes les pistes suivies se sont effondrées. Seule, reste celle du sadique. Veyrac paraît être ce sadique. Donc, c'est lui le coupable.



Le chef de gare de Beaulieu-sur-Mer qui fut le premier averti qu'un cadavre de femme gisait dans un wagon.

Syllogisme redoutable !

Ceux qui doutent de la culpabilité de Veyrac demandent :

— Peut-on prouver que la valise jaune retrouvée vide dans le compartiment n'appartenait pas ou n'avait pas été remise à Mme Garola ?

— Est-il exact qu'une personne de l'entourage de la victime se soit écriée en apprenant le crime : « Pourquoi lui a-t-on fait ça... ? » Et un peu plus tard : « Ça devait lui arriver. » Qui donc menaçait la vie de Mme Garola ? Quelle inquiétude la poursuivait, au point que son beau-frère ait pu déclarer : « Elle avait révé qu'on allait l'assassiner »

Questions troublantes qui n'effacent pas celle que nous avons posée dès le début de l'enquête :

— Pourquoi Veyrac n'a-t-il pas contrôlé Mme Garola ? Qu'avait-il à cacher ? Dit-il la vérité ?

LES ENQUETEURS DE « DETECTIVE ».

D'autres témoins, de non moindre importance pour la marche de l'enquête, furent entendus, notamment l'employé chargé de ramasser les couvertures.



A côté de M. Giacomoni, souriant mais silencieux, M^e Henry Torrès, expose son entière confiance.



LE DOUBLE PARRICIDE D'UN MONSTRE

En entendant cette effroyable confession, le juge d'instruction, la gorge contractée par la plus violente émotion, avait l'impression que la cravate de l'abominable dandy se serrait autour de son propre cou. Mais il dut cependant se ressaisir pour interroger le parricide sur les conditions dans lesquelles il avait assassiné sa deuxième victime, sa malheureuse mère qui ne vivait que pour lui...

— Maman, continua le monstre, elle survint comme je me lavais les mains, engluée du sang de mon père. Alors, pris par la crainte qu'elle appelât au secours, qu'elle attirât par ses cris des voisins qui m'auraient fait arrêter, je l'ai, elle aussi, assassinée à l'aide du marteau et de ma cravate neuve.

La suite des aveux du parricide bouleversait le juge d'instruction tout autant que le début de l'hallucinant récit.



Après le double crime, le fils dénaturé n'eut plus que la seule pensée d'effacer toute trace de ses parents. Mais comment se débarrasser de leurs cadavres ? Il se ressouvint alors qu'il était étudiant en chimie, ou du moins qu'il en avait la

qualité, et, ouvrant, sans doute pour la première fois, ses livres universitaires, il y chercha pendant des heures quelque formule chimique lui permettant de dissoudre ou de volatiliser les dépouilles des deux malheureuses victimes. Mais, vaine étude ! Alors, il alla se saouler en ville, poursuivi par la hantise des derniers râles de son père, du dernier regard de sa mère. Puis il revint, transporta l'un après l'autre les cadavres dans la cave. Il descendit également son *shaker* de cocktail et son poste de T. S. F. Et, tandis que la retransmission de jazz emplissait le sombre réduit où tremblait la flamme des bougies, il passa la nuit à découper, à la hache, les cadavres de ses parents, dont il jetait les membres, les chairs, les vêtements, dans les chaudières du calorifère...

— Et puis, acheva l'effroyable monstre, j'ai volé les cinquante mille francs contenus dans la cassette de ma mère, et, pendant les quinze jours qui suivirent mon crime, je menais la vie que vous savez dans les cabarets et les dancings...

— Et pas un seul instant, s'inquiéta le juge d'instruction, le poids de votre lourd secret ne vous a porté à vous confier à qui que ce fût ?

— Non ! Je n'ai rien avoué à personne...



Mais, à force d'insistance, l'opiniâtre enquêteur finit par savoir qu'en réalité, le criminel avait révélé son infernale confession à son meilleur ami, Coca Balanescu, et qu'il avait partagé avec celui-ci une partie du pécule des petits rentiers assassinés.

Inculpé de complicité, Balanescu fut longuement interrogé. Il avoua qu'il avait conseillé au meurtrier d'enterrer les cadavres dans les environs de Bucarest, mais il nia énergiquement d'avoir inspiré aucune autre idée à son ami.

Pourtant, Coca Balanescu est notoirement connu comme un fétard incorrigible et sans scrupule, prêt aux plus infâmes expédients pour assouvir ses goûts dispendieux. On se demande donc s'il ne serait pas l'instigateur initial du double parricide de Silé Constantinesco. Les débats judiciaires éclaireront probablement ce point trouble.

Mais, avec ou sans complice, le forfait de l'étudiant en chimie n'en reste pas moins un crime atroce, digne d'un châtiment impitoyable. Il ne s'est d'ailleurs trouvé, jusqu'à présent, aucun avocat qui consentit à défendre ce fils inhumain qui voua ses tendres parents à la mort pour pouvoir, lui, « faire la vie »...

Viorel VISOIN.

Bucarest

(De notre correspondant particulier).

UN crime particulièrement horrible vient de mettre en émoi la capitale roumaine, et le récit qu'en a fait lui-même l'assassin semble tiré du plus épouvantable cauchemar.

Depuis plusieurs jours, M. et Mme Constantinesco, deux fonctionnaires retraités, habitant le n° 57 de la rue Abrud, avaient disparu, au grand étonnement de leurs voisins qui les savaient immuablement attachés à leurs habitudes sédentaires.

Cependant le fils des humbles petits rentiers, Silé Constantinesco, était encore à Bucarest. On le voyait aller et venir, fréquenter comme à son habitude les établissements à la mode, toujours accompagné de jolies filles et paré d'une brillante élégance que relevait son innombrable choix de cravates, dont il se flattait d'ailleurs de faire collection. Séduisant garçon de vingt-quatre ans, on le savait étudiant à l'Institut physico-chimique ; mais les gens du quartier n'ignoraient pas non plus que, fils unique, véritablement adoré par son père et sa mère, il passait le plus clair de son temps à suivre beaucoup plus volontiers ses volages caprices que les cours de la Faculté.

— Bien sûr, disaient les voisins, si ses parents sont partis pour la campagne, Silé n'a pas voulu être du voyage pour ne pas interrompre sa vie de *patachon* ! Ce garçon-là ne vit que pour l'amour et l'alcool...



Pourtant, quinze jours après le « départ » de M. et Mme Constantinesco, on cessa tout aussi brusquement de voir le bel étudiant. Aussi, la curiosité des voisins redoubla, chacun trouvant infiniment étrange que les trois membres de la famille se fussent absentés sans en avoir averti personne, pas même le boulanger ni le laitier.

Deux jours après la disparition de Silé, on avisa donc le commissaire du quartier, qui se rendit aussitôt au domicile des Constantinesco. Il en fit ouvrir la porte. Explora tous les recoins de la maison, sans découvrir âme qui vive. Mais, en examinant la chambre à coucher, le magistrat aperçut sur le parquet des taches rougeâtres qui retinrent son attention.

— On dirait du sang, dit-il. Mais oui, un crime a été commis dans cette pièce ! Le sang a giclé sur les meubles. Les Constantinesco ont très probablement été assassinés. Pourtant où sont-ils ? Où le meurtrier a-t-il caché les cadavres, puisque nous ne les avons trouvés nulle part ?...

Restait la cave. On y descendit. On l'explora méticuleusement. On déplaça les divers objets qu'elle contenait. Toujours rien ! Mais le commissaire eut soudain un trait de lumière.

— Ouvrez les deux chaudières du chauf-

fage central, commanda-t-il à ses inspecteurs.

Horreur ! La gucule de chaque fourneau était boursée d'un amas sanglant et nauséabond, constitué de chairs dépecées : les cadavres des deux malheureux retraités, le père et la mère de Silé...

Dès lors, le brusque départ de celui-ci parut clair aux policiers, sinon aux voisins, qui se refusaient à imputer au fils adulé par ses vieux parents un forfait aussi monstrueux qu'un double parricide.



L'enquête ne tarda pas à donner raison au commissaire et à ses diligents collaborateurs. Ils apprirent, dans le milieu d'étudiants fétards, que Silé avait dépensé beaucoup d'argent pendant la dernière quinzaine, qu'il s'était enivré chaque jour avec frénésie comme pour « noyer » quelque obsession, et qu'enfin il était parti avec une de ses maîtresses, Ada Salomon, à destination de Cernautzi, ville située à 600 kilomètres de Bucarest.

C'est là, en effet, qu'on le retrouva, qu'on le harcela de questions et que, malgré ses dénégations obstinées et farouches, on lui passa les menottes pour le ramener dans la capitale, où il finit par avouer son abominable forfait.

— Mon père brutalisait quelquefois ma mère, dit-il mensongèrement. C'est pourquoi je l'ai tué. Tandis qu'il dormait dans son lit, je lui ai fracassé le crâne de trois coups de marteau. Le sang me gicla au visage, m'aveugla ; mais je n'en suis pas moins allé jusqu'au bout de mon crime. Comme mon père râlait encore, je lui ai passé autour du cou trois tours de cravates (la dernière que je venais d'acheter) et j'ai serré jusqu'à ce que les râles finissent...





La mort d'un jeune intoxiqué, client de Nadia, déclencha l'action de la police, qui "nettoya" le marché de Pigalle.

Fournisseurs de "CAME"

La brigade mondaine de la police judiciaire vient de remporter trois nouvelles victoires dans la lutte opiniâtre qu'elle mène contre les trafiquants de stupéfiants... Hélas ! la première de ces récentes péripéties d'une chasse fructueuse, eut pour point de départ un fait particulièrement navrant.

VOILÀ à peine quinze jours, un hôtelier de la rue d'Amsterdam trouvait mort dans son établissement un jeune client qui, la veille au soir, avait loué une chambre en compagnie d'une prostituée bien connue dans le quartier, la Berlinoise Annia Pittet portant le surnom de Nadia.

Celle-ci avait disparu. Mais le cadavre de son compagnon gisait, parmi les draps, dans une attitude de repos qui ne dénonçait ni un assassinat ni un suicide.

Expérience fatale

La police fut alertée, en même temps que le médecin le plus proche, lequel déclara :

— Ce jeune homme a succombé à une crise cardiaque, par suite d'usage de stupéfiants. A en juger par le parfait état de sa cloison nasale, il n'était certainement pas accoutumé à la cocaïne. Il a voulu faire une expérience qui lui a été fatale !

Le plus triste, c'est que le pauvre garçon, ainsi qu'en témoignaient les pièces d'identité contenues dans son portefeuille, était un honorable père de famille, que sa femme et ses trois petits croyaient en voyage d'affaires...

Ce lamentable drame mit en branle les services de la P. J. qui dirige le commissaire Lefèvre, secondé du brillant inspecteur Métra.

La poudre blanche

Nadia, la fugitive compagne du malheureux, n'était pas une inconnue pour la brigade mondaine, car elle avait été mêlée plusieurs fois, en tant qu'intoxiquée, à des affaires de stupéfiants. On n'eut donc point de peine à la retrouver, dans un « garni » de la rue de la Pépinière, où l'inspecteur Métra découvrit,

par la même occasion, plusieurs paquets de la néfaste poudre blanche : la came.

— D'où vient ça ? interrogea le policier.

Bien entendu, Nadia invoqua qu'elle ne savait pas le nom de ses fournisseurs. Puis, à force d'être harcelée, elle finit par donner de vagues indications. Si évasives qu'elles fussent, les policiers comprirent cependant qu'ils trouveraient quelque bonne piste en allant « flâner » (mot de circonstance !) du côté de la place Pigalle.

Ils ne perdirent pas leur temps ! A peine la matinée était-elle finie que leur programme d'exploration était déjà exécuté.

A Montmartre

Il les avait conduit tout d'abord dans un hôtel de la rue de l'Elysée-des-Beaux-Arts, ruelle sordide et sombre dont on connaît la trouble réputation. On n'a pas oublié, notamment, le raid nocturne des « racketters » qui, voilà un an, sous la conduite de Chamoura, investirent ce même hôtel où nous ramène l'actualité.

C'est là qu'en premier lieu, Louis Sénéchal, dit Petit-Louis, sept fois condamné pour vol, viol et trafic de stupéfiants, fut pris dans le coup de filet de la brigade mondaine.

Il se laissa docilement saisir ; mais dans sa chambre désordonnée et malodorante, on ne décélé pas la moindre trace de came.

Combine

Parbleu ! les spécialistes de ce dangereux commerce connaissent, comme on dit, « la musique ». Ils se ménagent presque toujours un alibi, en confiant leur dépôt clandestin à quelque complice, ou en le laissant entre les mains du grossiste qui les ravitaillent.

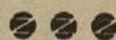
Mais deux voisins de Petit-Louis, Fernande et Margot, deux tristes filles abruties par la drogue et qui partageaient la même misérable chambre, étaient tout justement sous l'effet d'une prise d'héroïne au moment de la descente de police. Elles eurent donc la parole facile, révélant que le dépôt du revendeur se trouvait dans le passage Guelma (boyau parallèle à la rue Elysée-des-Beaux-Arts), chez la patronne du Bar des Glycines, la quadragénaire Margot, maritorne bretonne que tous les intoxiqués montmartrois connaissent familièrement. Chez elle, dans les boîtes de sucre et sous les piles de sacs de café, on trouva, en effet, une quantité considérable d'héroïne et de « coco », en vrac ou en sachets. Ainsi, une cinquième « belle pièce », Margot, s'ajouta au tableau de chasse de M. Métra !

Nettoyage

La bonne du bar, la jeune Nini, intermédiaire accorte, fut également dirigée sur le quai des Orfèvres, de même que la Puce, jeune gouape affiliée à la bande, et ainsi que la vieille mère Grossir, épave recueillie par Margot-la-Bretonne et hébergée dans une chambre du bar des Glycines où elle cachait la « came » sous son traversin.

Au total, ce furent donc huit spécialistes de la drogue qui se retrouvèrent sous les verrous. Ainsi, moins de vingt-quatre

après la mort de l'imprudent client de Nadia, le marché des stupéfiants, de la place Pigalle, était « nettoyé »...



Ce brillant succès de la brigade mondaine fut bientôt suivi d'une autre arrestation notoire, celle d'un récidiviste très souvent condamné pour le même trafic : Mondoloni.

Récemment sorti de prison, il s'était installé avec la « demoiselle » Fournierot sa maîtresse, dans un petit appartement de la rue Victor-Massé. Mais, comme ses congénères, il avait eu la prudence d'établir son « commerce » ailleurs, dans une mansarde du boulevard de Clichy.

Filature

Vaine précaution, pourtant ! Une intoxiquée prise en filature par des policiers donna, à son insu, la piste de l'invétéré coupable.

Les inspecteurs frappèrent à sa porte, alors qu'il se flattait de les avoir bernés. Il fut, une fois de plus, ainsi que sa tendre amie, envoyé en prison. Triste Noël ! D'autant qu'avec la quantité de came trouvée dans la mansarde, il aurait pu gagner de quoi offrir à tout le milieu de Montmartre un fastueux réveillon...



A peine venait-elle d'arrêter Mondoloni que la police réussit un nouveau coup de maître.

Les employés de l'octroi, de la porte des Lilas, avaient remarqué un cordonnier de cette localité qui effectuait de fréquentes allées et venues, porteur de valises, transportant dans ces bagages une denrée suspecte qu'il déclarait comme... des pains de savon noir !

Le passeur

L'homme était le Yougoslave Strichevitch Bartuel, d'ailleurs frappé depuis quatorze ans d'un mandat d'expulsion pour embarquements clandestins de prostituées, à Rouen...

Ce singulier cordonnier était un passeur. C'est-à-dire que, dans le trafic international de l'opium, son rôle se bornait à aller chercher à l'étranger les « livraisons » que les fabricants destinaient aux grossistes parisiens.

L'autre jour, à l'octroi, les valises de Bartuel furent ouvertes par les employés du fisc, en présence de trois inspecteurs. Elles contenaient 36 kilos de marchandise. Un des inspecteurs, M. Paloyssi, de la brigade des Fraudes des Contributions Indirectes, constata :

— En fait de savon noir, ce qu'il y a dans ces bagages, est du meilleur opium. Trente-six kilos ! Ça vaut une fortune...

Vœux et souhaits

A ces mots le Yougoslave tenta de s'enfuir, mais il fut ceinturé et dompté par l'inspecteur d'octroi, M. Bassières.

Décidément, l'étoile de Noël n'est pas propice aux marchands de came ! Il y a tout lieu d'en féliciter les policiers. Et comme voici l'époque des vœux, on ne saurait manquer de leur souhaiter de commencer la nouvelle année aussi favorablement que, dans le domaine professionnel, ils ont fini 1936.

Noël PRICOT.



Incorrigible trafiquant, Mondoloni fût de nouveau arrêté dans la mansarde où il avait repris ses « affaires ». Triste Noël !



L'arrestation de Petit Louis, Perinat, Margot-la-Bretonne, La Puce, Bonlogne et de leurs complices montmartrois fût suivie de la capture de Bartuel le passeur d'opium.



DETECTIVE



Directeur : Marius LARIQUE

BRÛLEURS
de
DURS

Voyager sans billet
n'est pas sans danger.
D'autant que les
compagnies sont
ardentes à traquer
les "brûleurs de durs"

Voir, pages 10 et 11, la suite du
reportage de JACQUES ROBERTI